La Nouvelle-Orléans, Années 1964-1965-1966-1967

COMPTES RENDUS
de
L' ATHÉNÉE LOUISIANAIS

Fondé en 1876

SOMMAIRE

La Livraison: $2.00

Siège Social, 1925 Esplanade Avenue
New Orleans, Louisiana 70116

Imprimerie E. P. Rivas, Inc., La Gretna

COMPTES RENDUS
DE
L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Nouvelle-Orléans, Années 1964-1965-1966-1967

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS

Couronné par l'Académie Française

(Groupe de l'Alliance Française)

La Société fondée sous ce nom a pour objet:

1. De perpétuer la langue française en Louisiane.
2. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger.
3. De s' organiser en association d'assistance mutuelle.

LE BUREAU

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société.

1. Toute personne étrangère à l'Athénée désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé a cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Concours de 1968

L'Athénée laisse à la discrétion des candidats le choix d'un sujet pour le concours de cette année, tout en suggérant de traiter un aspect des *Rapports Historiques et Culturels Franco-Americains.*

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 31 décembre 1968 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur recevra une médaille et un prix de $100.00 en espèces si le comité juge le manuscrit digne d'être couronné.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les sociétaires de l'Athénée peuvent participer au concours.

Les manuscrits devront être écrits en langue française aussi lisiblement que possible, ou dactylographiés sur papier ayant une marge, et seulement sur le recto. Ils ne devront pas dépasser 30 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable. Aucune mention honorable ne sera accordée deux fois à la même personne.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé à cette fête et les devises des concurrents, à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés à l'Athénée Louisianais, 1925 Esplanade Avenue, Nouvelle-Orléans, 16.

Le secrétaire

GARY J. MANNINA

Ephémérides

Saison 1962-1963

21 octobre 1962: Séance de rentrée au Musée Delgado, sous la présidence de M. James Bezou. Conférencier officiel de l'Alliance Française: Monsieur André Piettre, professeur à la Faculté de Droit de Paris. Sujet: "Où nous mène la civilisation moderne?" Réunion brillante, tant par la qualité de la conférence que par la composition de l'auditoire. Au premier rang, M. Robert Picquet, Consul général de France, M. Werner Labeye, Consul général de Belgique, M. Jacques Liger-Belair, Consul adjoint de France et son épouse. Réception en l'honneur du distingué conférencier.

---

11 novembre 1962: Séance littéraire au Musée Delgado. Conférencier: père Louis Barjon, S.J., Directeur de la revue *Etudes* et ancien condisciple de celui qui fait l'objet de son admirable causerie intitulée "Saint-Exupéry, un prince". Parmi les personnalités présentes se trouvent le père Emmett Bienvenu, S.J., chef du département de français à l'Université Loyola, et ses confrères les pères Alvin Pilié et Hubert Schipfer, ce dernier un rescapé d'Hiroshima. La soirée se termine par une réception.

---

9 décembre 1962: Au Musée Delgado, conférence prononcée par Monsieur Georges I. Duca, Secrétaire général de la Fédération des Alliances Françaises aux Etats-Unis. L'orateur brasse des souvenirs personnels en traitant "l'Art du Mémorialiste". Réception en l'honneur de Monsieur Duca.

---

12 janvier 1963: Assemblée générale annuelle au n° 1925 avenue Esplanade. Rapports du président et du trésorier. Le Bureau est renouvelé comme suit: M. James F. Bezou, président; M. Calvin Claudel, ler vice-président et nouvel élu; M. James A. Stouse, 2nd vice-président; Mme Clara Lewis Landry, secrétaire; M. Bennett M. Augustin, trésorier; M. John L. Dastugue, sous-secrétaire. Sujet proposé pour le concours littéraire de 1963: "Saint-Exupéry, sa vie et son oeuvre". Les cotisations, inchangées depuis 1951, sont portées de $5 à $6 par an pour les membres individuels et de $6 à $8 pour les ménages; celles des étudiants sont maintenues à $3.

---

10 février 1963: Salle comble au Musée Delgado pour entendre Madame Claude Servoise, conférencière officielle de l'Alliance

Française, qui nous parle de "La Provence artistique de l'époque romaine à nos Jours", avec projections en couleurs. Soirée très réussie qui se prolonge par une réception.

---

31 mars 1963: Séance littéraire dans les salons hospitaliers de Madame Mildred Masson Costa, 3932 avenue Saint-Charles. Une de nos sociétaires, Madame Andrew J. Reck, professeur de français et de littérature comparée à l'Université de la Louisiane à La Nouvelle-Orléans, nous offre "Georges Bernanos, portrait d'un romancier". Son exposé admirablement documenté lui vaut le succès qu'elle mérite. Rafraîchissements à l'issue de la causerie.

---

28 avril 1963: L'Athénée Louisianais a l'honneur de recevoir Monsieur Marc Blancpain, Secrétaire général de l'Alliance Française, homme de lettres et conférencier de grande classe. Il développe de façon magistrale son sujet, "Situation actuelle de la langue française dans le monde". Cette causerie remarquable est écoutée avec un plaisir évident par un public de choix qui entoure Monsieur Blancpain et sa charmante épouse au cours de la réception en leur honneur.

---

19 mai 1963: Séance de gala tenue dans les salons des Dames du Sacré-Coeur, avenue Saint-Charles. M. Bezou, président de la société, donne lecture du manuscrit couronné à l'occasion du concours littéraire de 1962: "La part du classicisme dans l'oeuvre poétique d'Alfred de Musset". Ensuite il révèle le nom de la lauréate, Mademoiselle Courtney Ann Sarpy, ancienne élève du Sacré-Coeur. Il lui remet une médaille en vermeil et le prix de $50, en la félicitant chaleureusement de son beau travail. Mlle Sarpy le remercie en termes émus et choisis. On passe dans la salle à manger où se trouvent les rafraîchissements préparés par les soins de la mère Bourgeois, à l'initiative de laquelle l'Académie offre l'hospitalité à l'Athénée.

Saison 1963-1964

27 octobre 1963: Séance de rentrée au Musée Delgado. Conférencière officielle de l'Alliance Française: Madame Valentine Fougère. Sujet: "Mesques, Mimes et Marionnettes à Paris et en France—Leur Rôle dans l'Evolution du Spectacle", accompagné d'une exposition de masques originaux, de marionettes, de photos-

montages, etc. Causerie des plus vivantes qui se termine par une réception en l'honneur de Mme Fougère.
31 décembre 1963: Récital de Jean-Bard et d'Iris Avichay dans la salle des fêtes de l'Académie du Sacré-Coeur. Ces diseurs par excellence offrent un choix de prose et de poésie d'auteurs français et romands qui envoûte l'auditoire. Réception à l'issue de la représentation.

---

21 janvier 1964: Séance littéraire à Gallier Hall pour entendre Monsieur Georges I. Duca, Secrétaire général de la Fédération des Alliances Françaises aux Etats-Unis. Causerie sur "L'histoire à la mesure des hommes" doublée d'une discussion générale menée avec brio par le conférencier. Réception en son honneur.

---

25 janvier 1964: Assemblée générale annuelle à la Maison Internationale. Renouvellement du bureau de l'année précédente.

---

19 février 1964: Au Presbytère rue de Chartres. Conférence éblouissante de Monsieur René Héron de Villefosse, Conservateur en Chef des musées de la ville de Paris et de l'Ile de France. Il parle en spécialiste amoureux de "Paris ma grand'ville", et est acclamé à la fin de son exposé aussi érudit que vibrant. Réception.

---

8 mars 1964: On se réunit de nouveau au Presbytère pour écouter Monsieur Maurice Bruézière, conférencier officiel de l'Alliance Française. Il parle avec autorité du "Théâtre de Montherlant" et est l'objet de chaleureuses félicitations au cours de la réception en son honneur.

---

15 mai 1964: A Gallier Hall, le Commandant Robert Estachy, président des Comédiens Français et membre de l'Athénée, nous dit "Quelques mots sur Sacha Guitry". L'acteur chevronné qu'est le conférencier agrémente des propos piquants sur un "confrère" en faisant tourner un disque où Sacha, parlant à bâtons rompus, exprime ses opinions sur les femmes. La réunion s'achève par un réception.

Saison 1964-1965

15 novembre 1964: Séance de rentrée tenue à l'Académie du Sacré-Coeur. Monsieur James Bezou, notre président, relate ses impressions de "Un beau voyage: Paris-Rome-Bruxelles." A titre

de conférencier officiel de l'Alliance Française, il a fait plusieurs causeries en Belgique, tant dans la capitale qu'à Anvers, Liège et Bruges. Il rapporte un excellent souvenir de cette tournée qui lui a permis de mieux faire connaître à des auditoires belges sa ville natale et la Louisiane. Une agréable réception termine la soirée.

---

29 novembre 1964: Récital en sept tableaux au Musée Delgado, présenté sous le titre de "Promenoir des Poètes", par Madame Lucienne Letondal, conférencière officielle de l'Alliance Française. Réception.

---

30 janvier 1965: Assemblée générale annuelle à la Maison Internationale. Renouvellement du bureau, comme suit: M. James Bezou, président; M. Calvin Claudel, ler vice-prêsident; M. James A. Stouse, 2ème vice-président; M. Edmond Legrand, 3ème vice-président; Mme Clara Lewis Landry, secrétaire; M. B. M. Augustin, trésorier, et M. John Dastugue, sous-secrétaire. Sujet suggéré pour le concours littéraire de 1965: "Journaux et Journalistes de langue française à La Nouvelle-Orléans".

---

21 février 1965: L'Athénée Louisianais, avec le concours gracieux du bureau d'Air France à La Nouvelle-Orléans, présente Monsieur John Schneider, pianiste. Au programme, "Préludes" de Claude Debussy et "Gaspard de la Nuit" de Maurice Ravel, brillamment exécutés par le jeune artiste qui s'exprime parfaitement en français. Réception à l'issue du récital tenu dans les locaux du New Orleans Baptist Theological Seminary.

---

21 mars 1965: Monsieur Roger Gouze, Directeur de la Maison de l'Alliance Française, offre au Musée Delgado un véritable régal audio-visuel: "Ma Bourgogne", avec projections. M. Robert Ansara, Consul général de France, a.i., et M. Werner Labeye, Consul général de Belgique, assistent à cette soirée particulièrement réussie qui se termine par une réception en l'honneur du conférencier.

---

25 avril 1965: Réunion littéraire et artistique au couvent des Ursulines. Conférencier: Docteur Jacques Couniot, ex-Chef de Clinique à la Faculté d'Alger. Sujet: "Les causes médicales de la mort de Jésus-Christ : Histoire du Crucifix", avec projections. Réception en l'honneur du Docteur Couniot.

Saison 1965-1966

24 octobre 1965: Séance de rentrée chez M. et Mme Albert J. Ruhlman, au n° 2336 avenue Saint-Charles. Monsieur Henri di Villenoisy, Sous-Directeur au Ministère des Affaires Culturelles et conférencier officiel de l'Alliance Française, illustre de projections sa vivante causerie sur "l'Architecture moderne en France". Réception en son honneur dans le patio de nos hôtes.

---

21 novembre 1965: A l'Académie du Sacré-Coeur, Monsieur et Madame Jean-Bard, professeurs au Conservatoire de Genève et collaborateurs de Radio-Genève, se produisent de nouveau en un admirable récital poétique et dramatique. Ils sont fêtés par après au cours d'une réception.

---

12 janvier 1966: Dîner de gala au Restaurant Antoine commémorant le 90ème anniversaire de la fondation de l'Athénée, sous la présidence d'honneur de M. Pierre Mathivet de La Ville de Mirmont, Consul général de France à La Nouvelle-Orléans. Hôtes d'honneur: M. Hédard Robichaud, Ministre des Pêcheries du Canada, et M. Bona Arsenault, Ministre-Secrétaire de la Province de Québec, l'orateur de la soirée. Egalement à la table d'honneur, présidée par M. James Bezou: Mmes Mathivet et Bezou, le Consul général du Canada et Mme R. G. McNeill, le Consul général de Belgique et Mme C. M. Werck, M. Roy Thériot, Contrôleur des Finances de la Louisiane, M. Robert Ansara, Vice-Consul de France et Mgr Henri-Charles Bezou, Directeur des écoles archidiocésaines. Allocutions de M. Mathivet et du président de la société. Discours prononcés par M. Robichaud et par M. Arsenault. Ce dernier reçoit le diplôme *Sapientiae Mundanae Doctor* des mains de M. Rousseau Van Voorhies, président de l'Institut Boswell à La Nouvelle-Orléans et de M. Brendan Brown, chancelier, revêtu des insignes de son doctorat d'Oxford. On se sépare sur le coup de minuit, en se félicitant d'avoir participé à une brillante soirée augurant un avenir prospère pour la société qui poursuit sa marche confiante vers son centenaire.

---

26 février 1966: Assemblée générale annuelle à la Maison Internationale. Renouvellement du Bureau précédent, avec adjonction de M. Gleason H. Dugas, président du comité de recrutement de nouveaux membres. Sujet proposé pour le concours littéraire de 1966: "Stendhal, sa vie et son oeuvre".

27 février 1966: Au Presbytère, rue de Chartres, Monsieur Léonce Clément, Directeur de l'Union des Français de l'Etranger et conférencier officiel, nous parle de "Vie et mort de la Résistance".

---

27 avril 1696: Séance cinématographique au Musée Delgado. Projection de quatre beaux films: "Si tu viens en Périgord", "L'Univers d'Utrillo", "Ouest (à travers le Poitou et les Charentes)", "La Malmaison", avec le concours de M. Jean Pettinelli, Conseiller culturel de France pour la Louisiane. Réception.

Saison 1966-1967

28 octobre 1966: Séance de rentrée au Presbytère. L'Athénée Louisianais déplore la disparition de Madame Clara Lewis Landry, sa fidèle secrétaire depuis tant d'années. Nécrologie faite par le président qui rend hommage à la mémoire de celle qui nous a quittés le 26 juin 1966. Au programme, quatre films prêtés par les services culturels du Consulat général de France: "Hommage à Georges Braque", "Routes de France", "Volcans Endormis (l'Auvergne)" et "La Petite cuiller". Une réception complète cette intéressante soirée.

---

20 novembre 1966: L'Athénée reçoit Monsieur Pierre Clarac, membre de l'Institut (Académie des Sciences Morales et Politiques), en tournée officielle. Causerie d'une haute envolée sur "Edmond Rostand, cet inconnu", à l'issue de laquelle une réception honore le distingué conférencier.

---

22 janvier 1967: Séance littéraire et artistique au Presbytère, pour entendre Madame Sabine Berritz (Mme Robert Aron), rédactrice en chef honoraire de *Marie-France* et conférencière officielle de l'Alliance. Charmante causerie, illustrée de projections, sur "Quatre Châteaux Français". Réception en l'honneur de Mme Berritz.

---

28 janvier 1967: Assemblée générale annuelle, chez le président, avenue de l'Esplanade. Le renouvellement du Bureau donne ces résultats: M. James Bezou, président; M. Panos Morphos, ler vice-président; M. Edmond Legrand, 2ème vice-président; M. James Stouse, 3ème vice-président; M. Gary J. Mannina, secrétaire; M. Bennett Augustin, trésorier; M. John Dastugue, sous-secrétaire, et M. Gleason Dugas, président du comité de recrute-

ment. Il est décidé de porter le montant du prix du concours littéraire annuel de $50 à $100. Sujet suggéré: "Culture française et culture américaine — influences réciproques." Le relèvement des cotisations, sauf pour les étudiants, est approuvé: de $6 à $7 (membres individuels) et de $8 à $9 (ménages).

---

19 février 1967: Réunion littéraire et artistique au Presbytère. Conférencier officiel de l'Alliance Française: Monsieur Georges Poisson, Conservateur des Musées nationaux. Sujet: "Napoléon et Paris" (avec projections kodachromes). Réception.

---

30 avril 1967: Séance littéraire au Presbytère. Conférence prononcée par Monsieur Marcel Moraud, Agrégé de l'Université, Docteur ès Lettres. Sujet: "Le Champ d'Asile au Texas". Une réception s'ensuit.

Nécrologie

par James F. Bezou

Clara Lewis Landry

Clara Lewis Landry nous a quittés le dimanche 26 juin, à l'issue d'une brève maladie qui eut raison d'un coeur jusqu'alors sans défaillance, au propre comme au figuré.

Née à La Nouvelle-Orléans, elle était diplômée du Collège Newcomb, ayant été deux fois bachelière de cette institution, son second degré lui permettant de se consacrer à l'enseignement. Par la suite, elle fut licenciée de l'Université Tulane et fréquenta également les cours de l'Université de Chicago et de la Sorbonne.

Lorsqu'elle prit sa retraite en 1952 après avoir enseigné le français à Newcomb pendant plus de trente ans, son amour de sa profession et sa remarquable énergie la poussèrent à continuer ses efforts pédagogiques, tant à l'école secondaire de l'Annonciation qu'auprès d'élèves particuliers. Sa grande et naturelle modestie lui interdisait de briguer les honneurs, mais elle était depuis longtemps et à juste titre, décorée des Palmes Académiques.

Membre de plusieurs associations professionelles et de sociétés franco-américaines, elle prisait surtout son titre de secrétaire de l'Athénée Louisianais et pendant trois décennies s'acquitta de ses fonctions avec un zèle et un dévouement à toute épreuve. Un de ses derniers mots à une amie fut, "A la prochaine séance de l'Athénée, si Dieu le veut." Hélas, Clara manquera ce rendez-vous mais son exemple restera à jamais une inspiration pour tous ceux qui l'ont connue. Et sans doute y aura-t-il plus d'un serrement de coeur parmi les sociétaires, lorsqu'à l'occasion de la séance de rentrée ils ne liront plus au bas du billet d'invitation la souscription qui leur était si chèrement familière: Clara Lewis Landry, Secrétaire.

Cet hommage à une noble mémoire serait incomplet, si nous passions sous silence les vertus familiales de cette veuve qui, sans enfants, prit en charge ses nièces et leur assura une éducation aussi soignée que chrétienne. Les sacrifices qu'elle consentit à cette fin ne sont connus que de Dieu et de celle qui conserva toujours un courage serein dans les pires moments de sa longue existence.

A sa soeur, Madame Lillian Lewis, ainsi qu'à tous ses proches, l'Athénée Louisianais adresse ses condoléances profondément émues.

Hommage Aux Vaillants Acadiens

PAR JAMES F. BEZOU

Causerie prononcée à l'occasion du symposium tenu à Grand Coteau le 6 Novembre 1965, sous la présidence de M. Thomas Arceneaux. N.D.L.R.

Mesdames, Messieurs,

Permettez-moi tout d'abord de vous dire que je suis doublement heureux de participer à ces assises qui célèbrent deux siècles de culture acadienne en Louisiane. En premier lieu, il m'est particulièrement agréable de me présenter devant vous en ma qualité d'Acadien honoraire, ce dont je suis très fier. Et puis je ne saurais oublier que ce fut mon ancêtre maternel, Don Francisco Bouligny, officier au service de sa Majesté Catholique, qui conduisit sur les bords du Bayou Têche un groupe de quelque 500 colons venus des Iles Canaries. Comme vous le savez, ils y firent souche et donnèrent son nom à La Nouvelle-Ibérie où leurs descendants, les Gonzales, les Rodrigue les Viator, etc., ne se distinguent plus de la population d'origine française.

Mais je ne me trouve pas aujourd'hui parmi vous pour vous parler de moi-même. Me fiant à votre indulgence, j'aurai la témérité de vous entretenir de cette vaillante race dont vous êtes les dignes représentants, de ces exilés qui, à la suite du "Grand Dérangement" de 1755, sont parvenus par leur courage et leur ténacité à créer une nouvelle Acadie en Louisiane.

Bien que l'on relève une terre dénomée Arcadie dans les récits des premiers explorateurs des côtes septentrionales de l'Amérique, Verrazano et Champlain, l'étymologie d'Acadie ou de Cadie, comme on l'écrivait parfois, demeure obscure. Certains y voient une déformation du terme poétique qui désignait un pays imaginaire du bonheur pastoral; d'autres lui attribuent une origine indienne, du mot "quoddy", synonyme de lieu fertile.

Quoi qu'il en soit, pour les déportés de Port-Royal, du Bassin des Mines, de Beaubassin et d'autres lieux acadiens, le nom d'Acadie avait une valeur de symbole et contenait une promesse d'avenir qui s'est pleinement réalisée depuis lors.

A l'époque de sa jeunesse, la nation acadienne comptait déjà les noms bien connus chez nous de Le Blanc, Landry, Melanson, Thériot, Arsenault, etc. La plupart des Acadiens étaient de simples paysans attachés à la terre et vivant du fruit de leurs labeurs.

"Là le riche était pauvre en son honnêteté,
Et le pauvre ignorait ce qu'est la pauvreté."

D'après le Mémoire de 1762, "Ils vivaient comme les anciens patriarches au milieu de leurs troupeaux dans l'innocence et l'égalité des premiers siècles . . . Leur commerce restait proportionné à leurs besoins, et leurs besoins étaient aussi simples que leurs moeurs frugales."

Au cours de leurs longs loisirs d'hiver, Acadiens et Acadiennes se livraient à tous les métiers que les dures nécessités de l'isolement imposaient à leurs mains ingénieuses. Ils étaient à tour de rôle tisserands, maçons, charpentiers, après avoir été laboureurs, pêcheurs et chasseurs.

C'est ainsi qu'ils se fabriquaient, à la façon indienne, des sortes de mocassins de cuir; ils se façonnaient de rares outils avec le fer troqué contre leurs denrées; ou encore ils se tissaient avec le lin de leurs champs et avec la laine de leurs moutons de sombres "droguets" que leurs femmes teignaient en noir et en vert.

Ces premiers colons avaient l'humeur sociable des Latins, la joie de vivre des Français, l'âme collective des catholiques: ils aimaient à unir leurs vies, leurs travaux, leurs prières. Dès qu'ils avaient pu s'organiser en commun, ils se bâtissaient une église et demandaient un prêtre.

Le trait dominant de leur caractère fut, toutefois, une énergie obstinée. Ne dit-on pas encore, "Il est têtu comme un Acadien." Mais il fallait être énergiquement entêté pour fonder un établissement en pleine forêt primitive, à grands coups de haches, en dépit des entraves de l'administration et des obstacles de la nature. A lutter ainsi contre les hommes et les choses, ils avaient naturellement appris à être très indépendants de caractère. Cette vertu fit leur force et, malgré les pires épreuves, assura leur vitalité nationale.

Aux termes du traité d'Utrecht, signé en 1713, la Terre-Neuve et l'Acadie, avec d'autres concessions maritimes, furent accordées aux Anglais. Si, par la force des choses, les Acadiens changèrent de maîtres, ils ne changèrent pas de coeur. "Louis XIV", disaient-ils, "peut bien céder les champs où nous demeurons; mais l'amour de la patrie ne change pas par les traités."

L'article 12 du traité stipulait que "Le Roi très chrétien devra délivrer à la reine de la Grande-Bretagne la Nouvelle-Ecosse ou Acadie tout entière, et aussi la cité de Port-Royal main-

tenant Annapolis-Royal ainsi que tout ce qui dépend des dites terres et îles de ce pays." L'article 14 énonçait les clauses suivantes: "Dans toutes les dites places et colonies cédées par le Roi très chrétien, les sujets du roi auront la liberté de se retirer dans l'espace d'un an avec tous leurs effets mobiliers; ceux qui voudront néanmoins demeurer et rester sous la domination de la Grande-Bretagne devront jouir du libre exercice de leur religion conformément à l'usage de l'Eglise romaine, autant que le permettent les lois de la Grande-Bretagne."

Notons ici que la religion des Acadiens fut leur plus grande force. Leur catholicisme leur était d'autant plus cher qu'ils eurent à lutter avec opiniâtreté pour le défendre contre les violences d'ennemis protestants. Au premier rang de ceux-ci il faut bien situer le Français Huguenot, Paul Mascarène, qui joua un rôle ignoble dans le drame de leur expulsion, aux côtés des Anglais Winslow, Lawrence, Shirley, Cornwallis, Armstrong et d'autres personnages qui s'acharnaient contre eux.

Comme nous le savons, leur malveillance aboutit à la tragédie de 1755, lorsque le gouverneur Lawrence procéda à l'exécution de son plan machiavélique — la déportation en masse d'une population innocente, sous prétexte de son refus de prêter un nouveau serment de fidélité et d'allégeance à la couronne.

Il n'entre pas dans mes intentions de refaire ici le triste récit de cet exode forcé. Il suffit de rappeler que, des 2000 familles acadiennes, il n'y en eut pas une seule qui ne fût atteinte par "le grand dérangement".

Henri d'Arles, un historien des Acadiens, a résumé d'une façon admirable tout le pathétique de ce bouleversement brutal: "Il y avait dans la péninsule de la Nouvelle-Ecosse une forme de beauté morale qui naissait non seulement de la qualité des âmes qui l'habitaient, de la pureté de leurs moeurs, de leurs vertus évangéliques, mais encore de l'harmonie avec laquelle la Providence y avait répandu la prospérité. Cette beauté, les Anglais l'ont ravagée à jamais; ils ont fait pleurer la beauté du monde".

A ce jugement sévère mais équitable, il convient d'ajouter le témoignage de Fraser, un juge d'origine anglaise, qui précisa en 1790: "La plus grande injustice que les Acadiens reprochent aux Anglais, c'est qu'il ne fut pas permis aux déportés de Beaubassin et de Grand Pré de choisir leurs destinations, c'est qu'il fut interdit à des femmes et à des enfants de s'embarquer sur le même vaisseau que leurs maris et que leurs parents: on les mit à bord de bateaux en partance pour des colonies différentes."

Sous prétexte qu'ils étaient coupables de rébellion, Lawrence avaient ordonné que les Acadiens de Beaubassin fussent déportés dans les colonies lointaines, au climat meurtrier pour des gens habitués aux basses températures de leur pays natal. Le 27 octobre, onze cents furent expédiés en Caroline du Sud et en Georgie. D'autres exilés furent dirigés sur le Maryland, où leurs coreligionnaires catholiques leur firent bon accueil. Les plus malheureux de tous les déportés Acadiens furent ceux de la Nouvelle Angleterre, car les puritains détestaient tout ce qui était papiste et français. Nous ne parlerons que pour mémoire des autres lieux d'exil: l'Angleterre, la France, la Guyane, les Iles Malouines, Saint-Pierre et Miquelon. C'est la Louisiana qui retiendra désormais notre attention.

Sur les terres de la rive gauche du Mississippi étaient arrivés dès 1758, selon Lauvrière, de petits groupes d'Acadiens échappés des geôles anglaises de Georgie, des Carolines et même du Maryland. Le 28 février 1764, l'ordonnateur Foucault annonce l'arrivée de plusieurs familles acadiennes au nombre de 193 personnes. Elles s'étaient embarquées à Saint-Domingue sur un bateau marchand. "Pauvres et dignes de pitié", dit-il, "je n'ai pu me refuser de leur accorder, subsistance jusqu'à ce qu'elles aient choisi des terres au quartier des Attakapas et des Opelousas et qu'elles soient en état de se passer de secours."

Ces nobles sentiments étaient évidemment partagés par le gouverneur Aubry, ainsi que l'attestent ces lignes extraites d'une lettre qui l'honore autant que ces protégés acadiens: "Les Acadiens sont laborieux, braves, religieux, attachés à leur prince et à leur patrie au-delà de toute expression. Je les ai connus dans la Nouvelle Angleterre; ils n'avaient jamais dans la bouche que le nom de la messe et du Roi et ont toujours refusé les offres les plus avantageuses que les Anglais leur ont faites pour les amener à rester avec eux. Ils renaissent à la Louisiane et y feront des merveilles si on les aide un peu. Ainsi, dans le moment qu'on y pensait le moins, ce pays deviendra florissant."

Aubry était bon prophète. Quelques années plus tard, la Louisiane étant devenue espagnole entre-temps, les colons acadiens croissaient et prospéraient aussi bien aux Attakapas, aux Opelousas et aux Avoyelles, qu'à Saint-Jacques de Cabanocey, à Lafourche des Chétimachas et à la Pointe Coupée. Ils fondèrent Saint-Gabriel d'Iberville et déposèrent dans l'église ce qu'ils avaient rapporté de plus précieux d'Acadie: les registres paroissiaux de Saint-

Charles des Mines de 1688 à 1755. Malheureusement la grande inondation de 1893 n'en a laissé subsister que les volumes qui vont de 1707 à 1748.

Dans son excellente "Histoire et Généalogie des Acadiens", Bona Arsenault signale l'arrivée des Acadiens dans les Attakapas, le nom d'une tribu indienne qui habitait la fertile région que traverse le bayou Têche. En effet, les noms de huit Acadiens apparaissent dans un contrat, daté du 4 avril 1765, en vertu duquel un capitaine français, licencié de l'armée, s'engageait à leur fournir des bestiaux aux fins d'élevage. Outre le capitaine d'Hauterive, les signataires étaient: Pierre Arcenaud, Joseph Broussard dit Beausoleil, Alexandre Broussard, Jean-Baptiste Broussard, Victor Broussard, Jean Dugas, Joseph Guilleteau et Olivier Thibaudau. Devant cette pléthore de Broussard, on comprend que ce nom soit le plus répandu en Acadie louisianaise, tout au moins à Lafayette. Comme le contrat l'indique, Joseph Broussard était alors "capitaine commandant des Acadiens des Attakapas". Décédé prématurément, il fut enterré au camp Beausoleil, près du site actuel de la ville de Broussard, qui perpétue sa mémoire.

A la suite de l'arrivée des premiers Acadiens en Louisiane, l'élevage des bestiaux connut un grand essor aux Attakapas, ainsi que dans la région des Opelousas, l'actuelle paroisse Saint-Landry. Comme l'a démontré le Dr. Thomas Arceneaux, Doyen de la Faculté d'Agriculture de l'University of Southwestern Louisiana, les Acadiens, à l'instar des Français et des Canadiens-Français qui les avaient précédés, durent choisir des signes distinctifs qu'ils appliquaient au fer rouge, sur la peau du bétail, pour les identifier et prévenir les vols. Ces marques, particulières à chaque propriétaire, étaint inscrites dans un registre heureusement conservé jusqu'à nos jours, dans les archives d'U.S.L.

Parmi les noms acadiens relevés dans ce précieux registre, citons les Arceneaux, Boudreaux, Chiasson, Dugas, Guidry, Landry, Martin, Pellerin, Richards, Savoy, Trahan, etc.

Il est assez curieux que certains Acadiens, tout en pratiquant l'élevage aux Attakapas et aux Opelousas, n'en continuèrent pas moins de demeurer à Saint-Jacques, ce qui nécessitait chaque année une lente migration par les voies d'eau qui sillonnent la Louisiane.

En effet, les premiers Acadiens venus en Louisiane se groupèrent à Saint-Jacques de Cabanocey, ce dernier vocable désignant

un ruisseau de la région, habitée par plusieurs tribus indiennes, dont les Houmas et les Chétimachas. Quand, à partir de 1765, les Acadiens arrivèrent en plus grand nombre, certains directement de la Nouvelle-Ecosse, ils se dirigèrent soit vers la première colonie, connue également sous le nom de la première côte des Acadiens, soit vers la paroisse de l'Ascension (Donaldsonville) où se constituait déjà la deuxième côte des Acadiens.

Par la suite, la plupart des Acadiens en état de porter les armes feront partie d'une compagnie de milice commandée par Nicolas Verret, gendre de ce Jacques Cantrelle, originaire de Picardie, qui possédait une vaste plantation d'indigotiers à Saint-Jacques.

En 1770, Louis Judice, un autre gendre de Jacques Cantrelle, sera nommé "commandant des Acadiens et juge à Lafourche des Chétimachas". Il demeurait alors à Saint-Jacques, mais il s'établira définitivement à Lafourche en 1772 et il occupera son poste de commandant jusqu'en 1798.

Lorsqu'en 1806, un banquier de La Nouvelle-Orléans, William Donaldson, fonda la future Donaldsonville, quelques pionniers acadiens établis à Saint-Jacques et à l'Ascension avaient déjà accumulé des fortunes considérables grâce à l'exploitation de leurs plantations dont la main d'oeuvre était constituée par leurs esclaves noirs. A vrai dire, les colonies des deux rives étaient si prospères que bientôt on les baptisera la côte d'or de la Louisiane.

Les bienfaits du régime espagnol qui prodiguait aux Acadiens terres, troupeaux et denrées, n'auraient pas pu assurer leur survivance si la natalité n'avait pas repris chez eux comme aux plus beaux jours de la vieille Acadie. Aux jeunes ménages, tôt constitués, naissaient huit, dix, douze, quatorze enfants. Il en résulta une concentration de peuplement qui donne au sud de la Louisiane son empreinte catholique et francophone, alors que la partie septentrionale de l'Etat est nettement protestante et anglo-saxonne.

Réinstallés dans leur vie patriarcale, les Acadiens louisianais de la fin du 18ème siècle n'abandonnèrent rien de leur culture traditionnelle. Ils aimaient le chant et la danse, la pêche et la chasse, les longues veillées d'hiver au cours desquelles ils pouvaient entendre les vieux contes populaires: les mésaventures de Jean Sot ou de Cendrillon, les escapades de Compère Bouqui et de Compère Lapin, le rôle héroïque de 'Tit-Jean luttant contre sept

géants et bien d'autres qui s'inspirent du folklore français. Etroitement liés par la langue et la foi, longtemps isolés de contacts qui auraient hâté leur américanisation, ils surent conserver une homogénéité et un rythme de vie qui leur permettaient de jouir tranquillement de leurs loisirs: faire la sieste, rendre visite à leurs voisins et bavarder.

Dans une mesure qui paraît incroyable, ces moeurs et ces coutumes se sont perpétuées dans cette partie méridionale de notre Etat. N'est-il pas vrai qu'on appelle "cousin" en Nouvelle-Acadie tout parent proche ou éloigné, voire un voisin ou un vieil ami? Le parrain et la marraine ("nainaine") ont rang d'oncle et de tante dans la famille. Les parrains sont très généreux, et si un père de famille meurt, les parrains sont généralement prêts à s'occuper des orphelins. Les sentiments qui unissent les divers membres de la vaste famille acadienne sont forts et profonds. Ils se manifestent au cours de ces innombrables visites que les parents se font entre eux. Il n'est pas rare qu'une famille acadienne fasse ou reçoive cinq ou six visites par semaine, pour "passer la journée," "passer l'après-midi" ou "faire une causerie".

Les rapports que l'on entretient avec ses voisins sont toujours empreints de beaucoup de cordialité et témoignent d'une grande solidarité. Si quelqu'un du voisinage a perdu de l'argent, son voisin, même peu riche, lui en prête volontiers. Si le fils du fermier des environs a eu une bonne note en catéchisme ou en classe, tout le monde s'en réjouit. D'autre part, lorsque la mort frappe, tous les voisins sont endeuillés. Si une récolte a été retardée chez un habitant, ses voisins se réunissent pour lui donner le coup de main qui rétablira la situation.

Dans les intérieurs acadiens on trouve presque invariablement des images pieuses, des sortes de petis autels: un crucifix, des statuettes de saints, des images pieuses, de l'eau bénite, des fleurs, des cierges et le rameau traditionnel de la semaine sainte, bien jauni avant son renouvellement au cours de l'année suivante.

La piété réelle des Acadiens n'exclut pas pour autant un certain attachement à des pratiques superstitieuses. Les loups-garous, les sirènes et les "létiches", c'est-à-dire les esprits d'enfants morts avant d'être baptisés font encore partie de la vie quotidienne dans certaines familles. Les loups-garous acadiens se frottent avec une graisse vaudou et dansent entre eux au Bayou Goula. Comme les balles glissent sur leur peau, il est inutile de leur tirer dessus.

En revanche, ils s'enfuient terrorisés si on leur jette des "ouararons", autrement dit des grenouilles.

N'oublions pas non plus que pendant longtemps les médecins étaient peu nombreux en Louisiane acadienne. En conséquence, on avait recours à toutes sortes de remèdes populaires. Pour fortifier les enfants, il était conseillé de les faire dormir sur des matelas faits de mousse récoltés sur un cyprès, car la "force" légendaire de cet arbre pénètre dans leurs corps. Une tisane de "ravets", c'est-à-dire de ces cafards qui pullulent dans notre climat subtropical, fut longtemps vantée comme remède suprême pour le tétanos. Et si vous étiez affligé d'asthme, quoi de plus efficace que de porter une peau de rat musqué sur la poitrine!

Bien entendu, de nos jours ces croyances sont reléguées aux limbes de la pensée par la grande majorité d'une population qui n'en est plus à se faire soigner par les rebouteux du pays. D'autant plus qu'elle sait recruter parmi les siens des médecins aussi bien que des avocats, des magistrats ou des évêques. Qui mieux est, un plaisant acadien n'a-t-il pas affirmé qu'il y a eu des présidents des Etats-Unis issus de la région des bayous? Si l'on s'étonnait de cette affirmation, il vous disait: "Mais quoi, tu sais pas? Pas possible. Ben, écoute. Y avait-il pas Thibodeaux Roosevelt, et Boudreaux Wilson, et Hébert Houver? c'est pas des noms acadiens ça, hein?"

Mais point n'est besoin d'aller chercher si loin pour dresser une liste de nos Acadiens distingués. Sans revenir pour l'instant sur ceux que j'ai déjà cités, rappelons qu'Henri Thibodeaux devint président du Sénat louisianais et remplit les fonctions de gouverneur, tandis qu'Alexandre Mouton, gouverneur de l'Etat puis sénateur à Washington, présida la Convention de la Sécession en 1861. Pendant la Guerre civile, son fils, Alfred Mouton, combattit comme général à la tête d'un régiment en majorité acadien. Parmi les magistrats se distinguèrent le juge Blanchard et surtout le juge Joseph Breaux, président de la cour suprême. Plus près de nous, le représentant Hébert, le juge Fournet, l'évêque Caillouet font partie de cette élite acadienne qui continue à témoigner des mérites et des qualités d'une race trop souvent traitée avec un certain dédain dans le passé.

Dans cet ordre idées, je dois bien reconnaître que mes congénères créoles n'étaient pas les moins coupables. Aussi suis-je très reconnaissant à mon ami Arcenault de m'avoir procuré l'occasion de m'associer à cette fête qui honore un demi million

d'habitants acadiens, élément prédominant de paroisses aux noms dont les résonances en disent long sur leurs origines: St. Bernard, Plaquemines, Lafourche, Terrebonne, Assomption, Saint-Jacques, Saint-Jean Baptiste, Saint-Charles, Ascension, Iberville, Pointe Coupée, Saint-Landry, Avoyelles, Ibérie, Ste-Marie, Vermillion et, bien sûr, Acadie et Evangéline.

Il n'entre pas dans mes intentions de vous entretenir de votre héroïne nationale, de cette Emmeline Labiche immortalisée par Longfellow sous le nom d'Evangeline. Non loin d'ici, dans ce haut lieu de la culture acadienne qu'est Saint-Martinville, l'ancien poste des Attakapas, se trouve son tombeau surmonté de la statue offerte par Dolores del Rio qui incarna son personnage sur l'écran. Dans ce vieux cimetière de Saint-Martin, derrière l'église, on peut lire des inscriptions touchantes comme celle-ci "Jeanne Aspasie Bienvenue. Epouse de Pierre Olivier Devezin . . . Femme respectable et tendre mère". A l'intérieur de l'église, au-dessus du maître-autel, le regard rencontre un beau tableau, oeuvre de Jean François Mouchet, représentant le futur Saint-Martin de Tours partageant son manteau avec un mendiant. Par ailleurs, les fonds baptismaux, en marbre blanc ornementé, sont un don royal, comme les rois de France avaient coutume d'en faire à leurs loyaux sujets d'outre-mer. Avant que celui-ci ne parvînt à sa destination, Louis XVI avait péri sur l'échafaud.

Quelques années après, des aristocrates français qui avaient échappé à la guillotine trouvèrent un refuge à Saint-Martinville. Ils y furent accueillis par des émigrés qui s'y étaient déjà implantés: le Chevalier Louis Charles de Blanc d'Erneville, premier commandant du poste des Attakapas, le Chevalier Alexandre de Clouet et le Chevalier Paul Augustin le Pelletier de la Houssaye. Avec les Van Voorhies, les de Villeneuve, les de Chastaignier, ils tentèrent de faire revivre l'ancien régime sur les bords du bayou Têche, en organisant des fêtes champêtres et des bals où l'on dansait le menuet. Beaucoup d'entre eux se ruinèrent à ces jeux extravagants et, après avoir vendu leurs derniers bijoux, ils durent se résigner à mettre de l'eau dans leur vin. Certains se tournèrent vers l'agriculture ou le commerce, tandis que d'autres parvinrent à redorer leur blason en faisant, comme on dit, un beau mariage, voire une mésalliance adroite.

Quoi qu'il en soit, ils firent bon ménage avec leurs voisins acadiens et, avec eux, ont crée la charmante petite ville qui s'est

intitulée fièrement "Le Petit Paris de l'Amérique". Je me souviens d'avoir assisté, il y a quelques années, à une représentation des "Précieuses Rididules" de Molière, jouée par un groupe de dames sous la direction de Mme Charles Bienvenu. En toilettes resplendissantes et sous leurs perruques pyramidales, elles firent revivre pour un soir les fastes d'antan.

Nous ne saurions quitter Saint-Martinville sans rendre hommage à notre cousin André Olivier, ce gentilhomme qui incarne en sa personne les meilleures qualités de sa double ascendance créole et acadienne. Son musée acadien est un lieu de pèlerinage sur lequel plane le souvenir d'Evangéline et dont il est le grand-prêtre se consacrant avec amour et dévouement aux choses du passé.

Cette fidélité trouve également une expression concrète dans cette Maison Acadienne de l'Université du Sud-Ouest de la Louisiane, à Lafayette, siège de l'association que vous avez fondée pour raffermir les liens du passé et pour préserver le folklore acadien. J'ai nommé France-Amérique de la Louisiane Acadienne, sous les auspices de laquelle se tiennent les assises de ce jour. Il y a deux ans exactement, vous receviez dans les élégants salons de votre Maison une délégation canadienne conduite par M.M. Jean Lesage, premier ministre de la province de Québec, et par M. Bona Arsenault, secrétaire de cette province. Cette manifestation s'est déroulée en présence de Mgr Maurice Schexnayder, évêque du diocèse de Lafayette, et du Maire de la ville, M. Rayburn Bertrand. Votre président, M. Monterrat, ayant souhaité la bienvenue aux personnalités présentes, salua Mme Charles Hamilton, née Mouton, comme fondatrice et animatrice de votre association. Puis-je reprendre à mon compte les paroles qu'il prononça à cette occasion, "Elle est toujours parmi nous, souriante, pleine d'une grande bonté, nous l'affectionnons particuliérement, et c'est pour cela qui nous l'appelons familièrement Tante Ruth."

La dualité de culture qui fait de la Louisiane un Etat unique parmi les cinquante de l'Union américaine se manifeste dans bien d'autres localitiés de la Nouvelle-Acadie. Elles organisent chaque année des sortes de kermesses qui, suivant le lieu, sont les fêtes de la canne à sucre, du coton, du lait, du riz, de la patate douce, etc.

C'est à Ville Platte, fondée en 1858 par un ancien lieutenant de la Grande Armée, Marcelin Garand, que se déroule la Fête du Coton. Précédé par la bénédiction de la récolte et le défilé du roi et de la reine, le clou du programme est un tournoi réglé sur le carrousel de la bague du Moyen Age. Il exige une grande adresse de la part du cavalier qui cherche à enlever du bout de sa lance une bague suspendue, en une course rapide de sa monture. Deux prix sont attribués, l'un au cavalier qui enlève le plus grand nombre de bagues, l'autre à celui qui parcourt le plus rapidement la piste circulaire.

Il m'a été donné, il y a quelques années de cela, de participer au Festival Laitier d'Abbéville, située à quelque vingt milles au sud de Lafayette. Le grand animateur en était le Maire, M. Roy Thériot, actuellement haut fonctionnaire à Bâton Rouge. Au cours de la Journée Internationale qui marqua ces réjouissances, il remit à M. Jacques Grellet, Consul général de France à La Nouvelle-Orléans, à l'intention du premier magistrat d'Abbeville, en France, le drapeau de sa soeur louisianaise qui porte la devise "Pour Dieu et la Patrie."

Au cours du déjeuner offert par M. Thériot à une centaine d'invités, les petits chanteurs d'Abbéville, en costumes acadiens, exécutèrent un charmant programme sous la direction de Mme Lélia LaBauve. La veille même, elle avait reçu des mains de M. Grellet les insignes de Palmes Académiques, en reconnaissance de ses longs et méritoires efforts pour préserver la langue et la culture française dans la paroisse Vermillon.

Dans le domaine des lettres, permettez-moi de mentionner ici cette "Histoire et Géographie des Avoyelles en Louisiane", oeuvre de Mlle Corinne Saucier, professeur à Natchitoches et membre fidèle de l'Athénée Louisianais. Cette paroisse doit son nom à une tribu indienne, branche des Natchez, que Bienville appelait erronément petits Taensas. Sous le régime espagnol, ils se plaignirent au Gouverneur Galvez de ce que les Blancs les chassaient de leurs terres. Galvez envoya Jacques Gaignard en 1780 comme commandant civil et militaire pour leur rendre justice. D'après les vieux documents, le poste qu'il établit était situé un peu au nord de Marksville, chef-lieu de la paroisse.

Ainsi que le souligne l'auteur, la propriété jouissait de plus de prestige que l'éducation, dans ce poste des Avoyelles. Malgré tout, l'on fit un effort d'instruction en organisant des classes

à domicile. Ce système donna naissance aux "écoles de voisinage" et continua pendant un siècle aux Avoyelles.

Comme de juste, de bons vieux noms français sont égrenés tout au long du récit. Nous apprenons que Marksville fut nommée en l'honneur de Marc Eliché, qui fit don à la municipalité d'un terrain où fut érigé le premier palais de justice. Un nommé Paul Rabalais était gros propriétaire de sucreries; le premier couvent des Avoyelles fut fondeé en 1855 par la Mère Hyacinthe de Tréguier, patrie de Renan, et ses Filles de la Croix; en 1824, l'évêque Dubourg, qui ne comptait que dix-huit prêtres dans son vaste diocèse, fit venir de France le Père Martin, qui desservit plusieurs missions des Avoyelles.

Parmi les noms de lieux, ceux de Bordelonville, Par-en Haut, Butte à Noyer, Moreauville et Plauchéville attestent les origines françaises des premiers colons.

Abondamment illustré, le livre met sous les yeux du lecteur des images qui en disent long sur l'ancien mode de vie de nos campagnes. A titre d'exemple, citons "Pile et pilon dont on se servait au dix-neuvième siècle pour écaler le riz", "Moulin à maïs", "Dame-jeanne dans laquelle on mettait le 'petit salé' au siècle dernier", "Rouet acadien", etc.

Hélas, Mlle Saucier nous a quittés, comme cette autre chère disparue dont je tiens à saluer la mémoire en cette journée du souvenir.

Atteinte d'un mal incurable depuis de longues années, la fin est venue au petit matin pour Louise Olivier, chez elle à Arnaudville, en 1962. Née à Fozard, paroisse de Saint-Landry, elle fit ses études ici même dans cette vénérable institution du Sacré-Coeur, au Couvent des Ursulines et au Conservatoire de Musique à La Nouvelle-Orléans.

Je l'ai rencontrée pour la premiére fois au cours d'une de ces délicieuses "semaines françaises" qui se tenaient régulièrement à l'Université de l'Etat à Bâton Rouge. Elle y dirigeait avec un notoire succès les cours d'arts et métiers acadiens et, profitant de ses activités régionales dans le cadre du département extérieur qui l'occupait également, elle encourageait l'enseignement de la langue française dans les écoles publiques qu'elle visitait.

Ses talents de musicienne reprenaient le dessus à la Maison Française de l'Université, car après le repas du soir elle nous

entraînait à chanter en choeur les vieilles chansons de France, parmi lesquelles le célèbre "Barb' à poux" figurait invariablement, pour ma plus grande joie.

Lorsqu'en 1955 se déroulèrent les grandes fêtes du bi-centenaire acadien, j'eus l'heureuse inspiration de faire appel au concours de cette chère "Loulou". Elle accepta avec enthousiasme et mit en branle les autorités scolaires de Marksville qui envoyèrent à La Nouvelle-Orléans une délégation de plus de cent personnes, élèves et professeurs. Devant les membre de l'Athénée Louisianais, ces groupes présentèrent un charmant divertissement folklorique comprenant des chants et des récitations, ainsi que des danses du "bon vieux temps, quand les jupons duraient cent ans."

Cette même année du Bi-Centenaire, la Louisiane acadienne eut à déplorer la perte d'un de ses fils les plus éminents, le Juge Samuel Albert LeBlanc, emporté par une crise cardiaque à l'âge de 68 ans.

Né à Paincourtville, sur ce bayou Lafourche qui lui était si cher, il habitait Napoléonville depuis de longues années. Par sa mère, née Dugas, il appartenait à la race des planteurs sucriers de la Louisiane.

Elève du collège Jefferson et diplômé de l'Université Tulane, il siégea pendant dix ans au tribunal de première instance des paroisses Assomption, Ascension et Saint-Jacques. Il passa ensuite à la cour d'appel à Bâton Rouge et, en 1949, devint un des juges de la Cour suprême de l'Etat.

Le juge LeBlanc était un catholique fervent. Membre actif des Chevaliers de Colomb, il avait été nommé chevalier de l'ordre de Saint-Grégoire en 1954.

Amateur de musique, il se délassait en jouant du piano et de l'harmonica et ne manquait jamais une occasion de prêter son concours musical quand il était invité à une noce, si cela pouvait faire plaisir aux nouveaux mariés.

Il était fier de ses origines acadiennes, et faisait honneur à ces ancêtres.

Et maintenant, Mesdames et Messieurs, permettez-moi d'évoquer la noble figure de Mgr Jules Jeanmard, le premier Louisianais à accéder à la dignité épiscopale. Cet Acadien de coeur et d'esprit naquit à Pont-Breaux, fut un séminariste brillant et

exemplaire, et reçut les ordres sacrés en 1903. Après avoir été vicaire à la cathédrale Saint-Louis et secrétaire particulier de l'Archevêque Blenk, puis Chancelier et Administrateur de l'archevêché, il fut nommé évêque du diocèse de Lafayette dès la création de celui-ci.

Mgr Jeanmard séduisait au premier abord, par la dignité de ses manières et la modestie de ses propos. Parlant un français classique et un anglais impeccable, il favorisa par tous les moyens à sa disposition le maintien de la langue française parmi ses ouailles. En 1949, le Gouvernement français lui témoigna sa reconnaissance en le nommant d'emblée Commandeur de la Légion d'honneur, une très haute distinction.

De taille moyenne, Mgr Jeanmard portait avec élégance ses robes épiscopales et posait sur son interlocuteur un regard bienveillant de derrière ses claires lunettes. De temps à autre un sourire un peu grave éclairait le fin visage du prélat. Il parlait posément, sans ambages, et même un court entretien révélait qu'on se trouvait en présence d'un homme de Dieu convaincu et d'un Louisianais de haute culture.

Je m'en voudrais, ayant mentionné Pont-Breaux tout à l'heure, de passer sous silence les signalés mérites de cette âme d'élite qu'est Mlle Jeanne Castille. Avec un zèle et un dévouement incomparables, elle organise chaque année, sur le plan régional, le concours de langue française relevant de l'association nationale des professeurs de français. Et chaque fois, elle frappe à la porte de l'Athénée Louisianais qui se fait un devoir de lui envoyer un prix pour un des lauréats.

Et comment ne pas faire l'éloge, par la même occasion, de cette autre personnalité de Pont Breaux, Annabelle Hoffmann, chansonnière et accordéoniste par excellence de la Nouvelle-Acadie, et châtelaine de cette fameuse "Cour d'une Soeur" dont la cloche résonne joyeusement pour marquer la présence d'un visiteur.

En citant ces quelques noms, Mesdames et Messieurs, je ne prétends nullement avoir épuisé la longue liste de ceux et de celles d'entre vous qui défendent avec ardeur le patrimoine inestimable légué par vos ancêtres. Au premier rang de ces défenseurs, inutile de vous le dire, se trouve toujours le Doyen Thomas Arceneaux qui fut votre porte-parole distingué auprès du Général et de Madame de Gaulle, lors de leur séjour historique à La

Nouvelle-Orléans en 1960. Après leur avoir souhaité la bienvenue et retracé très brièvement les épreuves de l'exil, il s'exprimait ainsi:

"Les douloureux événements du passé sont pardonnés, et maintenant nous sommes très heureux, malgré bien des obstacles, d'avoir conservé chez nous notre riche héritage culturel."

A ces nobles paroles, chers amis acadiens, puis-je ajouter mes félicitations chaleureuses pour votre fidélité à la langue et aux coutumes de vos aïeux. Conservez-les toujours, car ils enrichissent votre pays natal, la Louisiane, et font honneur à votre terre ancestrale, la France. Hommage aux vaillants Acadiens!

Chanson

Tout passe. L'amour
ne dure toujours.
Rien ne me reste
de nos beaux jours
sauf quelques fleurs
dans un bouquin:
des violettes
séchées de Parme
et de Toulouse.

Tout passe. L'amour
ne dure toujours.

Mes yeux ont soif
de la musique
d'une voix éteinte
depuis longtemps.
Mes mains ont faim
du doux parfum
de tes cheveux.

Tout passe. L'amour
ne dure toujours.

BERRY PIERRE BECNEL

Porte-bonheur

Et moissonnant mes larmes amères
j'en ai formé une amulette
pour éviter le châtiment
de tes regards indifférents.
Or nuitamment, dès que se lèvent
les vents de ma passion non-morte,
ce talisman va détourner
mille démons tendrement aimés
qui viennent, succubes sensuels,
se rire de mon feu amour.

Ce sont des plaisanteries! Comme si
un charme chéri peut apaiser
l'orage de souvenirs précieux —
(avare, la moindre miette m'est douce). . . .!

Roses et jasmins perdent leur senteur,
Merles amoureux ne chantent de peur.
Mon coeur déçu est mis à nu,
Ma bien-aimée n'est pas émue!

BERRY PIERRE BECNEL

La Part du Classicisme Dans L'Oeuvre Poétique D'Alfred de Musset

PAR MLLE COURTNEY ANN SARPY
Concours littéraire de 1962. Manuscrit
Couronné le 19 Mai 1963. N.D.L.R.

"Un art classique, une vie romantique. . .".[1] Cette dualité en Musset s'explique par la formation classique qu'il avait reçue très tôt et qui n'a pas pu être étouffée par le milieu romantique où il a ensuite vécu. Suivant la ligne de la tradition familiale, Musset fut immergé dans l'esprit du dix-huitième siècle, d'un côté par l'ironie de Voltaire que son oncle cultivait, et de l'autre par le retour à la vie de la nature prêchée par Rousseau que sa mère avait pris pour pédagogue avec *Emile*, et que son père avait soigneusement édité. Dès lors, son esprit était déjà partagé. En plus, il était nourri de Crébillon, de Laclos, et de Marivaux, et plus tard de Molière, de Racine, de La Fontaine, de Régnier, et de Chénier. Cette atmosphère classique à la maison fut la première grande influence exercée sur Alfred et elle a été complétée par son éducation au Collège Henri IV, où il fit de brillantes études, analysant les textes des écrivains classiques du dix-septième et du dix-huitième siècles, surtout ceux de Voltaire, de Molière, et de Racine.

Son éducation terminée, Musset fut présenté au Cénacle, le groupe littéraire du temps dont le chef était Victor Hugo. D'abord, comme membre du Cénacle, il écrivit des poésies à la mode qui constituent le recueil *Les Contes d'Espagne et d'Italie.* La plupart de ses poésies exploitaient la veine romantique, caracterisées qu'elles étaient par une émotion débordante et une imagination débridée qui se montrent dans l'amour pour les pays exotiques et pour ceux qui étaient à la mode comme l'Espagne et l'Italie. Pourtant, ce recueil contenait plusieurs poésies comme "Ballade à la Lune" et "Mardoche" qui révèlent une ironie légère qui fait penser à Régnier et à Voltaire par leur esprit moqueur:

---

[1]Emile Henriot, *Les Maîtres de la Littárature Française* Vol. II (Ottawa, Canada: Le Cercle du Livre de France, Ltd., 1957), 138.

Rends-nous la chasseresse
Blanche, au sein virginal,
Qui presse
Quelque cerf matinal!

. . . .

Lune en notre mémoire
De tes belles amours
L'Histoire
T'embellira toujours.[2]

Dans "Mardoche", Musset utilise la forme classique de l'épître, mais, paradoxalement, en même temps il se moque des classiques, ce qui prouve sans doute qu'il n'avait pas encore choisi entre les deux tendances:

Admirable matière à mettre en vers latins,

. . . .

La Raison, révérend, hélas! Je l'ai perdue![3]

Pendant cette même année, Musset s'inspire de l'ironie voltairienne dans "Les Secrètes Pensées de Raphaël", "Les Voeux Stériles", et "La Coupe aux Lèvres". Il s'oppose à la solennité romantique, à ceux qui se prennent au sérieux, et il commence à écrire avec désinvolture. La lutte entre les deux tendances avait vraiment commencé. En réalité, Musset n'avait jamais été capable d'étouffer sa formation classique, cette formation qui, beaucoup plus tard, s'épanouira dans la composition nette et simple, si caractéristique des classiques, l'imagination étant dirigée par la raison.

Mais, à cette époque Musset fut un romantique d'occasion, sur lequel on avait tort de compter absolument, tiraillé qu'il était entre ses instincts et l'influence de son milieu.[4]

Pourtant, Musset était toujours attiré par la beauté. Pour lui, comme pour André Chénier, la beauté évoque la Grèce antique:

Grèce, O Mère des arts, terre d'idolâtrie
De mes voeux insensés, éternelle patrie
J'etais né pour ces temps où les fleurs de ton front
Couronnaient dans les mers l'azur de l'Hellespont.[5]

Musset essaie de réconcilier les deux tendances dans son esprit, mais il ne le pouvait pas:

2Alfred de Musset, "La Ballade à la Lune", *Poésies*, 1828-1833, Vol. II (Paris: Librairie Alphonse Lemerre, 1926), 28-29.

3*Ibid.*, "Mardoche", pp.126 & 140.

4Arvède Barine, *Alfred de Musset* (Paris: Librairie Hachette, n.d.), p.31.

5Alfred de Musset, "Les Voeux Stériles", p.187.

Classiques biens rasés à la face vermeille,
Romantiques barbus, aux visages blêmis!
Racine rencontrant Shakespeare sur ma table
S'endort près de Boileau, qui leur a pardonné.[6]

Hugo commence à s'inquiéter de Musset qui incline lentement vers l'esprit classique. La rupture de Musset avec le Cénacle fut complète en 1831, et quoiqu'il y ait toujours une veine romantique dans ses oeuvres, il se repent sincèrement de sa fantaisie romantique:

France, O mon beau pays! J'ai de plus d'un outrage
Offensé ton céleste harmonieux langage,
. . . .
Mère de mes aïeux, ma nourrice, et mère
Me pardonneras-tu? Serai-je digne encore
De faire sous mes doigts vibrer la harpe d'or?[7]

La fougue de ses passions tombée, Musset arrive peu à peu à formuler sa théorie poétique basée sur la sincérité subjective qui s'élance vers la vérité objective au plan de l'universel:

Ah! frappe-toi le coeur, c'est là qu'est le génie.
C'est là qu'est la pitié, la souffrance et l'amour.
C'est là qu'est le rocher du désert de la vie,
D'où les flots d'harmonie,
Quand Moïse viendra, jailliront quelque jour.[8]

Maintenant qu'il s'est compromis, Musset exprime son dédain pour les romantiques qui s'imitent les uns les autres, et qui mêlent la politique à la littérature:

Je hais comme la mort l'état de plagiaire;
Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.
C'est bien peu, je le sais, que d'être homme de bien
Mais toujours est-il vrai que je n'exhume rien.
. . . .
Je ne me suis pas fait l'écrivain politique
N'etant pas amoureux de la Place Publique
D'ailleurs il n'entre pas dans mes prétensions
D'être l'homme du siècle et de ses passions.[9]

Suivant la veine des écrivains du dix-huitième siècle, notamment de Voltaire, Musset pratique la tolérance et l'indifférence qui sont alliées à une ironie légère:

Vous me demanderez si je suis catholique
Oui;-j'aime fort bien aussi les dieux Lath et Nesu
. . . .

---

[6]*Ibid.*, "Les Secrètes Pensées", p.197.
[7]*Ibid.*, p.197.
[8]*Ibid.*, "A Mon Ami Edouard", p.223.
[9]*Ibid.*, "La Coupe aux Lèvres", pp.234-6.

J'aime Bidi—Khoda me paraît un bon sire,
Et quant à Kichtan, je n'ai rien à lui dire.[10]

Musset persiste dans sa moquerie des romantiques, mais il ne réussit pas à se dégager définitivement de leur influence, ce qu'il a montré dans *Les Contes d'Espagne et d'Italie* et ce qu'il montrera plus tard dans quelques parties des *Nuits.* "Mais, lorsqu'il se confesse, ce laisser-aller nous paraît plus révélateur que toutes les tirades romantiques"[11] de ses contemporains. Contre ces derniers, Musset exhale son indignation et se déclare positivement en faveur des classiques:

Mais je hais les pleurards, les rêveurs à nacelles,
Les amants de la nuit, des lacs des cascatelles
. . . .
Au jourd'hui l'art n'est plus - personne n'y veut croire
. . . .
Elle (la littérature) entend son affaire en nous peignant des filles
En tirant des égouts les Muses de Régnier.[12]

Musset esquisse très tôt les éléments classiques qu'il veut incorporer à sa poésie:

Pour trépieds, l'univers; pour éléments, la vie;
Pour encens, la douleur, l'amour, et l'harmonie.
Pour victime, son coeur; —pour Dieu, la vérité[13]

Juste avant *Les Nuits* qui marquent l'apogée de sa poésie, Musset révèle sa tendance comme moraliste, et, par conséquent, il rappelle Malherbe et La Fontaine:

Mon bonheur, tu le vois, vécut une soirée
J'en connais cependant de plus longue durée
Que je ne voudrais pas changer pour celui-ci.[14]

Ainsi, en 1831, on pouvait attendre la venue d'un grand poète avec des traits classiques qui n'étaient pas encore développés. C'est alors qu'arrive la crise de la vie de Musset, la rupture avec George Sand, l'occasion des *Nuits* dans lesquelles Musset communique au lecteur l'expérience douloureuse qu'il a vraiment éprouvée.[15]

La valeur de la poésie de Musset après sa liaison est très exacte-

[10]*Ibid.*, p.235.
[11]Philippe Soupault, *Alfred de Musset* (Paris: Pierre Seghers, 1957), p.36.
[12]Alfred de Musset, "La Coupe aux Lèvres", p.238.
[13]*Ibid.*, p.238.
[14]Alfred de Musset, "La Bonne Fortune", *Poésies,* 1833-1852, Vol. III (Paris: Librairie Alphonse Lemerre, 1926), 48.
[15]Bernard Lalande, *Pages Choisies d'Alfred de Musset* (Paris: Librairie Larousse, n.d.), p.48.

ment proportionnelle à la valeur de ses expériences. Il a vraiment vécu ses *Nuits*. Donc, la source est dans l'actualité qui confirme le rapport solidaire de sa vie et de son oeuvre, élevant la dernière au plan universel des Classiques. A propos de son sujet, Musset peut dire avec justesse à tous ses lecteurs dans l'introduction à *La Confession d'un Enfant du Siècle*:

> Je vous montrerai le fond de mon âme aussi volontiers que si vous étiez mes plus chers amis . . . J'ai été poète, peintre, et musicien; mes misères sont celles d'un artiste et mes malheurs sont ceux d'un homme.[16]

Tout de suite, au commencement de la "Nuit de Mai", Musset affirme la croyance romantique que la vraie émotion vient du coeur. Après sa crise terrible il ne pense plus à ironiser comme Voltaire, mais seulement à méditer sur les douleurs de l'amour, ce qui explique pourquoi les *Nuits* sont si puisamment humaines:

> La bouche garde le silence
> Pour écouter parler le coeur.[17]

Musset y ajoute l'idée de la souffrance. Sa conception est d'abord tout à fait personnelle et, donc, romantique. Mais, elle évolue dans chacune des *Nuits* et devient universelle, surtout dans la "Nuit d'Octobre". Les autres romantiques comme Hugo et Lamartine parlent de la souffrance sans l'avoir beaucoup sentie. Musset au contraire l'a vraiment sentie; par conséquent, il est très sincère comme les classiques dans les réflexions qu'elle lui suggère.

Sa douleur en quelques endroits n'est faite que de sanglots et elle est une douleur individuelle qui ne s'intéresse pas à celle de l'humanité et, donc, n'est pas classique. Dans la première nuit, la "Nuit de Mai", Musset révèle cette douleur personnelle dans le mythe du pélican:

> Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux
> Dans son amour sublime, il berce sa douleur.[18]

Le poète en plein romantisme montre combien il est touché par la souffrance:

> Mais, j'ai souffert un dur martyre
> Et le moins que j'en pourrais dire
> Si je l'essayais sur ma lyre
> La briserait comme un roseau.[19]

---

[16]Philippe Soupault, pp.34-35.
[17]Alfred de Musset, "La Nuit de Mai", p.60.
[18]*Ibid.*, p.61.
[19]*Ibid.*, p.62.

D'autre part, comme Pascal qui parle des contradictions étonnantes dans la nature de l'homme, sa grandeur en même temps que sa misère, Musset retrouve l'angoisse et l'inquiétude de l'homme que sa misère paradoxalement agrandit. Dans la "Nuit de Mai", il commence à se formuler l'idée classique de la valeur de la souffrance. Il reprend la vieille idée grecque que la souffrance aide l'homme à devenir grand. Il soutient la même idée de la majesté et de la dignité de la souffrance qu'on peut retrouver chez Sophocle dans le personnage d'Oedipe: que le poète doit se servir de la souffrance pour grandir et pour accomplir son être. Musset se rend compte qu'il faut souffrir dans cette vie et que, d'ailleurs, c'est l'essence même de la nature humaine; il est même attiré à la souffrance car elle est belle et elle unit tous les hommes dans un lien commun:

Quel que soit le souci que ta jeunesse endure
Laisse-là s'élargir, cette sainte blessure
Que les noirs séraphins t'ont faite au fond du coeur.
Rien ne nous rend si grands qu'une grande douleur.[20]

Encore, dans la "Nuit de Mai", on retrouve l'idée grecque de la destinée; qu'il faut se résigner à la destinée, une idée stoïque qui suppose l'acceptation passive. Néanmoins, Musset y ajoute l'idée de la Providence qui est bien romantique:

Que tu sois mon mauvais destin
Ton doux sourire a trop de patience,
Tes larmes ont trop de pitié,
En te voyant, j'aime la Providence.[21]

Dans la deuxième Nuit, la "Nuit de Décembre", l'idée de la souffrance est tout à fait romantique, et l'insistance est mise sur la solitude:

Ta douleur même est soeur de ma souffrance
Et je pleurais, seul, loin des yeux du monde.[22]

Dans la "Nuit d'Août", Musset parle encore de lui-même, mais il est plutôt résigné à l'idée de la douleur et n'est plus violent, ce qui montre une évolution dans son idée de la souffrance, quoiqu'elle soit encore une idée personnelle:

J'aime et je veux pâlir; j'aime et je veux souffrir.[23]

Par ailleurs, dans la "Nuit d'Août", Musset approfondit l'idée

[20]*Ibid.*, p.60.
[21]*Ibid.*, "La Nuit de Décembre", p.79.
[22]*Ibid.*, pp.79-80.
[23]*Ibid.*, "La Nuit d'Août", p.100.

de la souffrance. Il dit que la souffrance n'est pas passagère, se servant des mots qui font penser à la passion de Phèdre de Racine:

> Dépouille devant tous l'orgueil qui te dévore,
> Coeur gonflé d'amertume et qui t'es cru fermé
> Après avoir souffert, il faut souffrir encore;
> Il faut aimer sans cesse, après avoir aimé.[24]

Dans la "Nuit d'Octobre", l'apogée des *Nuits*, cette souffrance ainsi épurée revêt un caractère si général que tous ceux qui ont souffert peuvent reconnaître leur propre douleur. Il y a là une délicate analyse des plus sensibles expériences de l'âme. C'est une réussite rare chez les romantiques, mais non chez Musset qui seul d'entre eux a le don de l'intuition psychologique.[25]

Le fruit de son observation est la morale qu'il enseigne dans la "Nuit d'Octobre". Le poète prend la parole pour la première fois, et, puisqu'il est guéri de sa douleur il peut moraliser et généraliser. Ce changement de coeur sert d'exemple pour montrer le travail de Musset dans l'étude des nuances psychologiques, un changement qui est reflété au point de vue de la forme. Le poète parle en alexandrins qui sont plus forts que les octosyllables. Auparavant, le poète n'aurait jamais osé prendre la parole; il était trop déçu et perdu dans sa propre douleur, alors que, maintenant, il voit sa douleur objectivement:

> Nous nous imaginons, pauvres fous que nous sommes,
> Que personne avant nous n'a senti la douleur.[26]

Et, la Muse, suivant le poète, lui parle d'une loi universelle: le grand besoin et le bénéfice d'un ami dans la souffrance:

> Le sévère dieu du silence
> Est un des frères de la mort
> En se plaignant, on se console.
> Et quelquefois une parole
> Nous a délivrés d'un remords.[27]

L'essai de définition de la souffrance est vraiment classique par l'emploi des mots abstraits:

> S'il fallait maintenant parler de ma souffrance
> Je ne sais trop quel nom elle devrait porter,
> Si c'est amour, folie, orgueil, expérience,
> Ni si personne au monde en pourrait profiter.[28]

---

[24]*Ibid.*, p.100.
[25]Gustave Lanson et P. Tuffrau, *Manuel Illustré d'Histoire de la Littérature Française* (Paris: Librairie Hachette, 1919-1950), p.580.
[26]Alfred de Musset, "La Nuit d'Octobre", p.124.
[27]*Ibid.*, p.124.
[28]*Ibid.*

D'autre part, Musset est romantique dans sa recherche de la joie non dans la souffrance elle-même, mais dans le souvenir de la souffrance où l'on retrouve le bonheur. Cependant, il dépasse sa propre souffrance par la généralisation:

Il est doux de pleurer, il est doux de sourire
Au souvenir des maux qu'on pourrait oublier.[29]

La grande douleur que Musset a subie demandait une grande force d'âme pour diriger son intelligence et sa volonté. Musset se rend compte de sa faiblesse, et il fait son propre examen comme les caractères de Corneille qui se regardent dans le miroir de leur âme:

Si l'effort est trop grand pour la faiblesse humaine
De pardonner les maux qui nous viennent d'autrui,
Epargne-toi du moins le tourment de la haine
A défaut du pardon, laisse venir l'oubli.[30]

Musset a même découvert que le véritable oubli est le pardon et il se rend compte dès ce moment que son amour fut une folie:

Par la sève de l'univers
Je te bannis de ma mémoire,
Reste d'un amour insensé
L'instant suprême où je t'oublie
Doit être celui du pardon.[31]

Enfin, Musset résume ses idées sur la souffrance, en expliquant que l'homme peut en profiter beaucoup:

L'homme est un apprenti; la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert
C'est une dure loi, mais une loi suprême
Vieille comme le monde et la fatalité.[32]

Par ses réflexions sur la souffrance, Musset fait l'observation profonde du coeur humain, car il le connaît à fond comme les classiques:

> Il a observé tout ce qu'il voyait vivre autour de lui, et tout ce qui pouvait venir à l'appui d'une thèse philosophique qui donne à son ouvrage une plus haute portée que celle d'un simple roman de moeurs.[33]

Il étudie le jaillissement de l'angoisse et la tempête du coeur humain. Surtout, il considère l'effet de la cruauté d'une femme sur l'homme, un thème que Racine a beaucoup exploité dans

---

[29] *Ibid.*, p.125. Une élaboration de cette idée se trouve dans le poème "Souvenir", p.219.
[30] *Ibid.*, p.131.
[31] *Ibid.*, p.134.
[32] *Ibid.*, p.131.
[33] Philippe Soupault, p.32.

Phèdre et *Andromaque.* Dans son analyse du coeur, il révèle un esprit inquiet:

Je ne sais à vrai dire, à quel fâcheux présage
Mon esprit inquiet alors s'abandonna
Et je ne t'ai pas dit quelle ardeur insensée
Cette inconstante femme allumait en mon sein;
Je n'aimais qu'elle au monde et vivre un jour sans elle
Me semblait un destin plus affreux que la mort.[34]

Dans *Andromaque* Oreste révèle le même esprit à cause d'Hermione:

De mes feux mal éteints, je reconnus la trace;
Je sentis que ma haine allait finir son cours;
Ou plutôt je sentis que je l'aimais toujours.[35]

Donc, par sa connaissance de l'homme Musset exprime les vérités éternelles à l'aide de ses propres sentiments. De son pouvoir d'observer et d'analyser vient la tendance de moraliser. Ainsi, il enseigne la loi universelle que les réactions de tout le monde sont toujours pareilles:

Hélas! par tous pays, toujours la même vie;
Convoiter, regretter, prendre et tendre la main
Toujours mêmes acteurs et même comédie.[36]

En dehors des idées dans les *Nuits*, on peut trouver aussi au point de vue du style des traits classiques. Le dialogue entre la Muse qui donne l'inspiration et le poète qui la reçoit est emprunté aux oeuvres du classicisme ancien parmi lesquelles sont *Les Bucoliques* de Virgile et les *Idylles* de Théocrite qui servent de modèle à un lyrisme dialogué.

Dans les mots qu'il emploie, Musset comme Racine fait parler la passion toute pure. Dans les mots abstraits comme "cruauté", "pitié", "haine", et "amour":

Songe qu'il t'en faut aujourd'hui
Parler sans amour et sans haine,[37]

on peut retrouver la main du maître surtout dans sa pièce *Andromaque*:

Songez-y bien; il faut désormais que mon coeur
S'il n'aime avec transport, haïsse avec fureur.[38]

---

[34]Alfred de Musset, "La Nuit d'Octobre", p.128.
[35]Jean Racine, *Andromaque* (Paris: Librairie Larousse, 1933), p.21.
[36]Alfred de Musset, 'La Nuit d'Août", p.97.
[37]*Ibid.*
[38]Jean Racine, *Andromaque*, p.21.

D'autre part, il y a plusieurs mots empruntés à Racine dont Musset se sert constamment comme "songe", "mensonge", "sombre", et "ombre" qu'on trouve dans la "Nuit de Décembre":

J'ai suivi l'ombre de mes songes
La face humaine et ses mensonges,
Mais, tout à coup j'ai vu dans la nuit sombre
Une forme glisser sans bruit
Sur mon rideau j'ai vu passer une ombre.[39]

et, qui rappellent le même ton dans *Andromaque*:

Un enfant dans les fers; et je ne puis songer
Que Troie en cet état aspire à se venger.[40]

Dans la "Nuit d'Août", le rapport avec *Andromaque* est même plus clair avec l'emploi des mots comme "funestes" et "restes":

L'amour l'aura brisé; les passions funestes
L'auront rendu de pierre au contact des méchants.
Tu n'en sentiras plus que d'effroyables restes:[41]

qui font penser à la rime de "funeste" et "peste" dans *Andromaque*:

Et, vous laissant toucher d'une pitié funeste
D'une guerre si longue entretenir la peste.[42]

Le style des *Nuits* comme celui des classiques est simple, mais symétrique et géométrique avec une grâce naturelle. On peut le remarquer surtout à la fin de la "Nuit de Mai" dans l'allégorie du pélican, qui est romantique au point de vue d'idée, mais classique au point de vue de la forme. Musset décrit les trois gestes du pélican: il "regarde", "s'affaisse", et "chancelle" pour les faire accorder avec ses trois sentiments: "la volupté", "la tendresse", et "l'horreur". Puis, il décrit les actions successives du pélican: "Il se soulève", "ouvre son aile", "frappe le coeur avec un cri sauvage", et "pousse un si funèbre adieu":

Et, regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse, et d'horreur.
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent
Et, se frappant le coeur avec un cri sauvage
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu
Que les oiseaux des mers désertent le rivage.[43]

---

[39] Alfred de Musset, "La Nuit de Décembre", p.82.
[40] Jean Racine, p.25.
[41] Alfre dde Musset, "La Nuit d'Aout", p.98.
[42] Jean Racine, p.24.
[43] Alfred de Musset, "La Nuit de Mai", p.61.

Après les *Nuits* Musset écrivit quelques poésies qui sauf trois ou quatre ne sont pas intéressantes au point de vue classique. Il parle encore de l'homme de bon sens, l'honnête homme du dix-septième siècle, qu'il analyse avec le bon sens épicurien de Molière, assez paradoxalement dans le poème "Espoir en Dieu":

> Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
> Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
> Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
> Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.[44]

Dans le même poème, Musset exprime son idéal persistant de la vérité:

> Vérité, Justice Eternelle,
> Vers toi, tous les bras sont tendus.[45]

D'ailleurs, son esprit d'ironie n'avait jamais été éteint. Il l'a perdu pendant les *Nuits*, mais il le retrouve même plus fort dans "Dupont et Durand":

> La lune et le soleil se battaient dans mes vers;
> Vénus avec le Christ, y dansait aux enfers.
> Vois combien ma pensée était philosophique.[46]

Musset soutient encore la dignité de l'homme moral comme les anciens Grecs, comme Marot au seizième siècle, et comme Malherbe, Régnier, et La Bruyère au dix-septième siècle:

> Discutons nos travers, nos rêves et nos goûts,
> Comparons à loisir le moderne à l'antique,
> O jeunes coeurs remplis d'antique poésie,
> Soyez les bienvenus, enfants chéris des dieux.[47]

Quoique les *Nuits* soient son chef-d'oeuvre, Musset a écrit un excellent poème citique sur Molière qui s'appelle "Une Soirée Perdue", le seul dans ce genre parmi ses poésies. Dans ce poème, Musset résume ses idées classiques au point de vue de l'art comme Gautier et Verlaine le font dans leurs poèmes respectifs qui portent le même titre, "L'Art Poétique". "Une Soirée Perdue" est un résumé des idées de Musset sur l'art et sur la vie.

Musset perçoit la vraie valeur dans le caractère d'Alceste, la seule personne qui soit vraiment sincère dans *Le Misanthrope.* Comme Musset, on ne l'a pas toujours écouté et Musset s'est identifié avec la sincérité et la tristesse d'Alceste. Comme Alceste qui

---

[44]*Ibid.*, "Espoir en Dieu", p.136.
[45]*Ibid.*, p.142.
[46]*Ibid.*, "Dupont et Durand", p.162.
[47]*Ibid.*, "Sur les Débuts de Mesdemoiselles Rachel et Pauline Garcia", p.199. Les mêmes idées se trouvent dans le poème "Sur la Paresse", p.231, dans lequel Musset fait mention de Régnier, Malherbe, et Moliere.

disait toujours ce qu'il pensait, son plus cher désir fut d'être franc et sincère aussi. Il s'est rendu compte de la beauté et de la vérité dans la pièce, car Molière est "le peintre vrai des misères humaines",[48] et il voit en Alceste une incarnation de la vertu plutôt qu'un personnage ridicule:

J'écoutais seulement cette simple harmonie,
Et comme le bon sens fait parler le génie,
J'admirais quel amour pour l'âpre vérité
Eut cet homme si fier en sa naïveté,
Quel grand et vrai savoir des choses de ce monde,
Quelle mâle gaieté si triste et si profonde
Que, lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en pleurer!
Et je me demandais: est-ce assez d'admirer?
Que l'antique franchise à ce point délaissée,
Avec notre finesse et notre esprit moqueur
Ferait croire, que nous manquons de coeur.[49]

Dans les vers suivants, Musset révèle son admiration immortelle pour son maître et il se rend compte de sa petitesse à côté de Molière:

O notre maître à tous!
Apprends-moi de quel ton, dans ta bouche hardie,
Parlait la vérité, ta seule passion,
Et, pour me faire entendre à défaut du génie,
J'en aurai le courage et l'indignation.[50]

Enfin, plus tard dans un de ses derniers poèmes, Musset exprime la maxime principale des anciens Grecs et des classiques du dix-septième siècle: que le vrai et le beau sont synonymes, reliant la forme et l'idée de la poésie:

Or, la beauté, c'est tout. Platon l'a dit lui-même:
La beauté, sur la terre, est la chose suprême.
C'est pour nous la montrer qu'est faite la clarté.
Rien n'est vrai que le beau, rien n'est vrai sans beauté.[51]

Quoiqu'il ait déchaîné le "moi" dans ses *Contes d'Espagne et d'Italie,* dans la "Nuit de Mai" et la "Nuit d'Août", et qu'il ait chanté la vie de ces jeunes gens qui croient, en dépit du cynisme des uns et du scepticisme des autres, que l'amour est une vertu dont il a fait la loi des mondes,[52] il faut convenir que Musset,

---

48Charles M. Des Granges et Charles Charrier, *La Littérature Expliquée* (Paris: (Paris: Librairie Hatier), p.341.
49Alfred de Musset, "Une Soirée Perdue". pp.202-203.
50*Ibid.*, p.204.
51*Ibid.*, "Après Une Lecture", p.249.
52Pierre Moreau, "Le Romantisme", dans *L'Histoire de la Littérature Francaise,* Vol. VIII, publiée sous la direction de Jean Calvet (Paris: Gigord, 1931), p.386.

chantant la vie de toutes les âmes qui éprouvent les sentiments de tous les âges, a dépassé les autres romantiques par son esprit classique dont un critique signale les caractères:

> Pour être du grand art, il faut que la douleur se dépouille de son caractère personnel et s'élève à un caractère de généralité assez étendu pour rencontrer la douleur humaine. De même qu'il n'y a de Science que de l'universel, de même qu'il n'y a de grand art que de l'humain.[53]

Donc, Musset par son esprit est dans la ligne droite de la tradition française. Il la respecte et il veut que le passé soit incorporé à l'avenir dans le présent pour entretenir la continuité des siècles. L'avenir doit être une élaboration et une évolution du présent et la continuation de ce qui était fondamental dans le passé. Pour atteindre l'universel classique, il faut un mélange du passé-la mémoire-et de l'avenir-l'espérance.[54]

C'est ce mélange qui a rendu si dynamique le conflit entre le classicisme et le romantisme dans l'esprit de Musset comme le conflit entre le bien et le mal dans l'esprit de Baudelaire. Comme lui, Musset n'a jamais choisi entre les deux éléments. Ils étaient confondus dans le même être, mais le sens du vrai l'a délivré au profit d'une oeuvre mûrie, et il ne s'est intéressé qu'à peindre "les sentiments humains qui sont les sentiments de tous. Classique par esprit, intelligence, et goût, Musset a gardé le coeur romantique".[55] Ainsi, ses poésies restent un paradoxe, le résultat de deux tendances opposées en lui et qui, d'une manière ou d'une autre, semblent fusionner pour produire une oeuvre discutable, mais d'un intérêt immortel.

---

[53]Jean Calvet, *Morceaux Choisis des Auteurs Francais du Dixième au Vingtième Siècle.* (Paris: Gigord, 1935), p.740.

[54]Une élaboration et des explications plus détaillées de cette théorie se trouvent dans *The American Adam* par R.W.B. Lewis (Chicago: University of Chicago Press, 1959), 198 pages.

[55]Emile Henriot, p.138.

Georges Bernanos: Portrait d'un romancier.*

RIMA DRELL RECK

La renomée de Georges Bernanos reposera sans doute précisement sur ces écrits qui lui ont pris le moins de temps et le plus d'angoisse, quelques huit romans et une pièce. Un des plus grands romanciers français de notre siècle, Bernanos ne publia son premier roman qu'à l'âge de trente-huit ans. Des soucis materiels — le soutien d'une famille nombreuse par un travail d'inspecteur d'assurances, des déplacements fréquents à la recherche d'une habitation peu coûteuse, plusieurs maladies graves — et des problèmes psychologiques — le talent de s'engager sur-le-champ et impulsivement dans des entreprises politiques ou polémiques, une probité inflexible quand il s'agissait de son oeuvre créatrice — voilà les éléments qui déterminèrent la vie d'un génie fougueux.

Derrière l'oeuvre littéraire, révélateur de ses origines et de sa signification, illuminant la vie et les idées, on trouve une correspondance immense, écrite dans des pays divers pendant presque toutes les années de la vie de l'écrivain. Dans cette correspondance Georges Bernanos nous révèle comment il conçut sa vocation, comment il écrivit, quelles furent les origines de ses thèmes littéraires. Dans toutes ces lettres on ressent un émerveillement presque enfantin. Cet émerveillement se montre non seulement devant le côté poignant de la vie, mais aussi bien dans les moments troubles où Bernanos déplore ces abus de la grandeur innée de l'homme qui lui sont spécialement détestables, l'hypocrisie, le péché, et les points de vue politiques contraires aux siens. "Dieu, que j'aime la vie!," écrivit Beranos de Majorque en 1937. "Je suis vraiment seul. Et pas aussi malheureux qu'on pourrait le croire pourtant, à cause de cette faculté, que je garde de mon enfance, d'espérer chaque matin je ne sais quoi."[1]

Ce ton d'émerveillement est présent dans les lettres qui décrivent la découverte de son propre talent, son pouvoir créateur. Bernanos envisage l'entreprise de l'écrivain comme "l'autre aspect

*Une version anglaise de cette étude fut publiée dans *The French Review* en avril 1965.

[1]*Bernanos par lui-même*, Albert Béguin, ed. (Paris, Seuil, 1952), p. 125.

d'une vocation sacerdotale." A un jeune auteur qui lui demande conseil, il écrit: "Vous serez un écrivain original, ou rien du tout. Si le bon Dieu veut vraiment de vous un témoignage, il faut vous attendre à beaucoup travailler, à beaucoupe souffrir, à douter de vous sans cesse, dans le succès comme dans l'insuccès. Car pris ainsi, le métier d'écrivain n'est plus un métier, c'est une aventure, et d'abord une aventure spirituelle. Toutes les aventures spirituelles sont des Calvaires."[2]

Les trente-huit ans avant le premier roman nous sont révélés comme une période d'attente, de maturation. Il n'est pas question de collectionner la *matière* de son art. Cette matière est présente dès le début. Bernanos nous exprime souvent sa notion d'un déterminisme limité, si l'on peut dire. "Il m'a fallu atteindre l'âge de trente-huit ans pour être en mesure de commencer à exploiter un expérience . . ."[3] L'expérience dont parle Bernanos a été la sienne *au cours des trente-huit ans,* non pas leur résultat. Quand enfin *l'homme* se sent en voie de devenir *romancier*, il écrit, "je commence à dominer cette accumulation de rêves, d'images, de figures dont la surabondance m'étouffait."[4]

Bernanos paraît assuré de la maîtrise d'un monde créateur imaginaire. "J'ai conscience d'avoir mis vingt ans à créer dans ma tête un monde imaginaire d'une singulière grandeur. J'ai hâte de le découvrir à ceux qui méritent de le connaître, et je sais que la réalisation m' égalerait aux plus grands. . ."[5] Pour un homme dont les premières années ne laissaient pas soupçonner la présence d'un grand écrivain (les premiers contes et les pièces polémiques indiquent à peine le souffle à venir), Bernanos nous surprend avec cette certitude de grandeur. Mais cette conviction se fait voir dans presque toutes les lettres qui traitent de projets romanesques bien avant la publication de *Sous le soleil de Satan,* et continue jusqu'à la mort du romancier. Cependant cette conviction n'a pas ses racines dans l'arrogance. Cette faiblesse bernanosienne fut réservée pour ses déclarations politiques. Au contraire, c'était la grandeur de son sujet qui le protégeait contre les découragements auxquels était voué un écrivain pauvre. Il s'exprima ainsi: "Ce n'est pas ma chanson qui est immortelle,

---

[2]*Bulletin de la Société des Amis de Georges Bernanos*, nos. 2-3 (March, 1950), p. 24.

[3]Cité dans Georges Bernanos, *Un Mauvais rêve*, édition critique établie par Albert Béguin (Paris, Plon, 1950), p. 323.

[4]*loc. cit.*

[5]*Georges Bernanos, Essais et Témoignages.* Albert Béguin, ed. (Neuchâtel and Paris.) Collection des Cahiers du Rhône, 1949, p. 38.

c'est ce que je chante."[6] L'orgueil du romancier venait de son sujet, de ses thèmes mêmes. Avant d'aborder quelques-uns de ces thèmes, examinons leur origine.

Les lettres de Bernanos sur sa méthode créatrice nous laissent percevoir l'élaboration d'un oeuvre *inspiré*. Quoique cette manière de composition ne soit pas unique dans l'histoire littéraire, la description qu'en donne Bernanos est parmi les plus perspicaces et les plus émouvantes. Le passage suivant fait partie d'une réponse à une question sur le modèle d'un des personnages du *Journal d'un curé de campagne*:

> J'ai commencé le *Journal* un soir du dernier hiver, absolument sans savoir ou j'irais . . . Dès que je prends la plume, ce qui se lève tout de suite en moi, c'est mon enfance, mon enfance si ordinaire, qui ressemble à toutes les autres, et dont pourtant je tire tout ce que j'écris comme d'une source inépuisable de rêves. Les visages et les paysages de mon enfance, tous mêlés, confondus, brassés par cette espèce de mémoire inconsciente, qui me fait ce que je suis, un romancier, et s'il plaît à Dieu, aussi, un poète . . . A partir d'un certain moment je n'invente rien, je raconte ce que je vois. Des êtres que j'ai aimés passent sur l'écran, et je ne les reconnais que longtemps après, quand ils ont cessé d'agir et de parler, ou même je ne les reconnais pas du tout, parce qu'ils se sont transformés peu à peu, font, mêlés à d'autres, une créature imaginaire plus réelle pour moi qu'un vivant . . .[7]

L'unique source du monde imaginaire de Bernanos fut son enfance. Il confesse de ne pouvoir imaginer qu'un seul cadre pour ses personnages, le paysage de ses premières années. On pense au Combray de Proust en lisant ces mots de Bernanos: "Il y a un mystère de l'enfance, une part sacrée dans l'enfance, un paradis perdu de l'enfance où nous revenons toujours en rêve."[8]

Bernanos décrivit les premières intuitions des personnages tels que Mouchette, Donissan, Cénabre, Chantal et "le cher curé d'un Ambricourt imaginaire" en laissant entendre qu'ils étaient dans son esprit avant d'apparaître dans ses romans. Il semble qu'ils furent les compagnons imaginaires de son enfance. L'enfance fut la source des personnages aussi bien que du cadre. Bernanos nous indique le troisième aspect de ce retour à ses propres origines et peut-être le plus important, par le mot "langage." "On ne parle pas au nom de l'enfance, il faudrait parler son langage. Et c'est ce langage oublié, ce langage que je cherche de livre en livre,

[6]*Ibid.*, plate X.
[7]*Bulletin*, no. 1 (Déc., 1949), p. 5.
[8]*Bulletin*, no. 4 (Juin, 1950), p. 8.

imbécile! comme si un tel langage pouvait s'écrire, s'était jamais écrit. N'importe! Il m'arrive parfois d'en retrouver quelque accent. . ."[9] A la fin de la préface que nous venons de citer, Bernanos révèle que le langage dont il parle donne accès à un domaine particulier d'où l'on entrevoit des choses hors de ce monde-ci. "Ma certitude profonde est que la part du monde encore susceptible de rachat n'appartient qu'aux enfants, aux héros et aux martyrs."[10] Peut-être le pouvoir incantatoire du langage et la magie de l'invention peuvent-ils arrêter cette perte de Grâce commune aux adultes. La marque dominante des martyrs de Bernanos est leur simplicité enfantine. En revanche, très peu de ses enfants semblent avoir longtemps gardé cette susceptibilité de rachat dont il parle. Trop tôt ils sont corrompus par la maturation, par l'éloignement de l'innocence qui domine le monde. L' écrivain ne peut pas retourner vers l'enfance, mais il peut orienter ses espoirs vers ce retour. Bernanos a senti ceci avant de le comprendre intellectuellement.

Le véritable écrivain ne choisit pas sa voie. Bernanos en était certain pendant tout sa vie. Il distingua soigneusement entre l'artiste (ou le poète, pour employer son mot préféré) et l'écrivain professionnel, c'est-à-dire, l'homme qui gagne sa vie en mettant des mots sur du papier. "Je crois qu'un véritable écrivain n'est que l'intendant et le dispensateur de biens qui ne lui appartiennent pas. . ."[11] L'autre sorte d'écrivain, l'artisan littéraire qui choisit délibérément l'art d'écrire comme métier, est un insecte qui mérite le mepris du romancier dans ses romans. L' "écrivailleur" y paraît comme un être à demi humain, un parasite social et intellectuel qui vaut le mépris de Bernanos parce qu'il n'a rien à dire, parce qu'il tient ses idées de seconde main. Bref, il n'est pas l'intermédiare d'un message plus grand que lui. Voilà la différence entre *un métier* et *une vocation.* "A mesure que je vieillis, je comprends de mieux en mieux que ma modeste vocation est vraiment un vocation — *vocatus.* Le Bon Dieu doit m'appeler chaque fois qu'il a besoin de moi . . . Alors, je me lève en rechignant et sitôt la besogne faite, je retourne à ma vie très ordinaire. . ."[12] Le métier littéraire n'attirait pas Bernanos. Il lui fut imposé par une force extérieure. Il détestait l'esprit "l'art pour l'art" qui était celui de ses contemporains. Soulignant le fait qu'il

---

[9]Georges Barnanos, *Grands cimetières sous la lune.* (Paris, Plon, 1936), p. V de la Préface.

[10]*loc. cit.*

[11]*Bulletin*, no. 5 (Noël, 1950), p. 8.

[12]*Ibid., p.* F.

ne publia son premier roman qu'à l'âge de presque quarante ans, il répéta qu'il n'était pas un *écrivain* — un écrivain écrit des livres à l'âge de vingt ans. Il fut contraint à écrire, appelé à écrire, et il écrivit, dans les trains, dans les cafés, laborieusement, péniblement, dans une espèce de supplice aveugle, se sentant séparé du monde humain par l'acte d'écrire.

> Je ne suis pas un écrivain. La seule vue d'une feuille de papier blanc me harasse l'âme. L'espèce de recueillement physique qu'impose un tel travail m'est si odieux que je l'évite autant que je puis. J'écris dans les cafés au risque de passer pour un ivrogne . . . J'avale à longueur d'année ces cafés-crèmes douceâtres, avec une mouche dedans. J'écris sur les tables de cafés parce que je ne saurais me passer longtemps du visage et de la voix humaine dont je crois avoir essayé de parler noblement. Libre aux malins, dans leur langage, de prétendre que "j'observe." Je n'observe rien du tout. L'observation ne mène pas à grand'chose . . . J'écris dans les salles de cafés ainsi que j'écrivais jadis dans les wagons de chemins de fer, pour ne pas être dupe de créatures imaginaires, pour retrouver d'un regard jeté sur l'inconnu qui passe, la juste mesure de la joie ou de la douleur.[13]

Si le romancier ne gagne rien à "l'observation," quel est le rapport de sa vie avec son oeuvre? Bernanos indique que d'une manière ou d'une autre, tout vient de l'enfance. Faut-il interpréter ceci à la lettre, c'est-à-dire, est-ce que les lieux et les personnages qu'a vus l'enfant sont ceux qui apparaissent, transformés par le passage du temps et l'érosion de la mémoire, dans l'oeuvre actuelle? Pas tout à fait. Il se passe ce que Bernanos appelle une sublimation romanesque, qu'il décrit de la manière suivante: "L'oeuvre de l'artiste n'est jamais la somme de ses déceptions, de ses souffrances, de ses doutes, du mal et du bien de toute sa vie, mais sa vie même, transfigurée, illuminée, réconciliée."[14]

Un autre mot clef dans cette théorie de mémoire artistique est *rêver.* Bernanos définit le véritable romancier comme "un homme qui a réellement rêvé son livre — ou en a tiré la plupart des situations ou des personnages de ce fond d'expérience subconsciente . . . les précieuses, irremplaçables et incommunicables expériences de l'enfance que la crise de l'adolescence fait presque toujours retomber dans la nuit. . ."[15]

A la différence de Proust, Bernanos ne trouva pas *une méthode* pour sauver le passé de l'oubli. Peut-être pourrait-on dire qu'il

---

[13]*Grands cimetières*, pp. II-III.
[14]*Cahiers du Rhône*, p. 50.
[15]*Bulletin*, nos. 7-8 (Oct., 1951), p. 2.

n'avait pas l'astuce d'en inventer après le fait. En tout cas, sa correspondance ne révèle aucun procédé pour aborder le commencement, la continuation ou la termination d'un roman. Un personnage semble naître de rien:

> Je me vois encore, un soir de septembre, la fenêtre ouverte sur un grand ciel crépusculaire . . . Puis cette petite Mouchette a surgi . . . et tout de suite elle m'a fait signe, de ce regard avide et anxieux. — Ah! comme la naissance d'un livre sincère est chose légère, furtive et difficile à conter . . . J'ai vu la mystérieuse petite fille entre son papa brasseur et sa maman. J'ai imaginé peu à peu son histoire. J'avançais derrière elle, je la laissais aller. Je lui sentais un coeur intrépide . . . Alors peu à peu, s'est dessinée vaguement autour d'elle, ainsi qu'une ombre portée sur le mur, l'image même de son crime . . . La première étape était franchie, elle était libre.[16]

Plusieurs fois Bernanos décida d'écrire un roman "sur mesure," un roman à être vite terminé pour l'argent nécessaire à sa famille. Tel fut le cas d'*Un Crime*, dont Bernanos prétendait faire un *roman policier* court et facile. Le résultat en fut deux romans, *Un Crime* et *Un Mauvais Rêve*, celui-ci publié après sa mort. *Un Crime* s'élargit hors du roman policier originel, prit des nuances métaphysiques, tandis que le second roman devint un des plus importants de Bernanos. Les lettres qui datent de cette époque nous montrent un Bernanos impuissant à déterminer consciemment la structure et la direction de son oeuvre. Il écrivit du premier brouillon d'*Un Crime* qu'il envoyait à un ami: "Cette partie m'a permis de tracer le portrait de mon héroïne (criminelle. . .) à ma manière — c'est-à-dire à celle que je crois bonne, enfin à la manière Bernanos. Le roman policier prend de la hauteur."[17] Quelques semaines plus tard il se rendit compte du fait que le roman prenait son propre sens, la voie prédestinée de son auteur. "J'ai commencé par vouloir écrire un roman policier, mais on est ce qu'on est. La Maison Bernanos ne travaille pas pour les Prix-Uniques."[18]

En contraste direct avec la liberté dont semblèrent disposer ses personnages, Bernanos lui-même se sentit entravé par de nombreux éléments dans la pratique de son art. L'oeuvre est déterminé dès l'enfance; l'acte d'écrire demande à l'écrivain un état anormal; les livres nouveaux-nés trouvent un public parfois froid ou indifférent. De tous ces éléments aucun ne fut aussi important dans

[16]*Bulletin*, nos. 12-13 (Noël, 1952), pp. 25-26.
[17]*Bernanos par lui-même*, p. 170.
[18]*loc. cit.*

la vie de Georges Bernanos que le besoin financier. Il pensa à s'installer au Paraguay, à demander tant et tant pour chaque page à son éditeur. Voici une lettre de ces mois anxieux: "Coûte que coûte avant l'hiver, qui est là-bas l'été. Rater ce départ me retarderait d'un an. Voilà dix ans que j'aurais dû me rendre libre, sauver mon intelligence, mon coeur, mon oeuvre, ma vie, dont le travail opiniâtre des salauds finirait par ne faire qu'un pauvre petit tas de cendres. Oui, je partirai coûte que coûte."[19] Quoiqu'il fût incapable de refuser une invitation à faire une conférence ou à écrire un article polémique dans sa jeunesse, l'âge apporta à Bernanos une conscience aigüe du passage du temps. Il pesa les cent vingt pages nécessaires pour une série de trois conférences contre les cent vingt pages d'un roman, et décida que le travail artistique ne prendrait guère plus de temps. En outre, les conférences risquaient de le montrer au public "sous l'aspect d'un quelconque zigoto littéraire."[20] L'adhésion de sa jeunesse à l'Action Française lui sembla beaucoup moins importante dans les années qui suivaient. La manière dont Bernanos jugea les activités séculaires de certains de ses personnages reflète son appréciation changeante des affaires temporelles.

Un problème extra-artistique continuait à suivre Bernanos, même dans les années les plus productrices, celui du rapport de son Catholicisme avec son oeuvre littéraire. Du libre choix du mal par son personnage Mouchette, Bernanos écrivit:

> Autour de la misérable enfant révoltée, aucune route ouverte, aucune issue. Nul terme possible à cet élan frénétique vers une délivrance illusoire que la mort ou le néant . . . Le dogme catholique du péché originel et de la Rédemption surgissait ici, non pas d'un texte, mais des faits, des circonstances et des conjectures. Le problème posé, aucune solution n'était possible que celle-là. A la limite d'un certain abaissement, d'une dissipation sacrilège de l'âme humaine, s'impose à l'esprit l'idée du rachat.[21]

Bernanos niait constamment l'intention d'écrire des romans destinés à prouver un point de vue catholique. A son avis, qualifier un écrivain du nom de romancier catholique suggère qu'il est catholique d'abord et que son art est au service de sa religion. Si tel était le cas, ce ne serait plus l'art. "J'ai déjà écrit, en ce sens, que je refusais le nom de romancier catholique, que j'étais un catholique qui écrit des romans, rien de plus, rien de moins. Quel

---

[19]*Bulletin*, nos. 2-3 (Mars, 1950), p. 19.
[20]*Ibid.*, p. 21.
[21]*Bulletin*, nos. 12-13 (Noël, 1952), pp. 25-26.

prix aurait demain, auprès des incrédules, notre faible témoignage d' homme libre?"[22] Les romans de Bernanos témoignent du fait que l'homme est né libre. L'artiste, lui aussi, n'atteint à sa vraie hauteur qu'à condition d'être libre. Ainsi peut-il s'adresser à la condition humaine.

Les romans de Bernanos ont deux thèmes principaux, le péché et la mort, thèmes que Bernanos ne choisit pas de propos délibéré. A Claude-Edmonde Magny, un des rares critiques à comprendre le roman *M. Ouine* dès sa publication, Bernanos écrivit; "Je suis un romancier, c'est-à-dire un homme qui vit ses rêves, ou les revit sans le savoir. Je n'ai pas d'intentions, au sens qu'on donne généralement à ce mot. Mais vous me rendez intelligible ce monde où j'ai avancé jadis, de page en page, dans les ténébres, guidé par une espèce d'instinct analogue à celui de l'orientation des oiseaux . . ."[23] Mme Magny montra à Bernanos la structure et les thèmes d'un roman immense et complexe où Bernanos essayait de rendre physique et concrète la hantise du péché et de la révolte métaphysique qui fut à son origine. Mais le romancier accomplit cette tâche instinctivement. Son roman exprima ses idées *en tant que roman* — on n'a pas affaire à une déclaration théorique. A vrai dire, la correspondance nous révèle que Bernanos s'exprimait très mal au sujet de ses thèmes. La raison en est évidente. Ces idées ne signifiaient rien pour lui dans leur forme abstraite. Pour parler du péché, de la tentation du mal, Bernanos créa des personnages et les mit dans des situations concrètes. Si l'on prend au sérieux les mots de Bernanos, on pourrait même dire que les personnages vécurent ces situations selon leur propres inclinations. Ainsi le romancier ne serait que le secrétaire des aventures spirituelles des personnages. Néanmoins, la correspondance nous cède des aperçus très importants sur la nature et la signification de ces thèmes-clef.

"Cette haine obscure de l'homme contre lui-même," "cette contradiction de l'homme," voilà ses descriptions du phénomène du péché.[24] D'une façon presque naïve Bernanos dit à un ami que l'homme n'est pas raisonnable — s'il l'était, est-ce que le péché existerait? "Le monde se meurt faute d'enfance," et il conclua que seuls les saints et les poètes sauraient le sauver.[25]

[22]*Bulletin*, nos. 15-16 (Août, 1953), pp. 13-14.
[23]*Bulletin*, no. 4 (Juin, 1950), p. 7.
[24]Lettre-préface à Paul Fronville, *Hors de l'intelligence pas de salut* (Paris, Editions Renée Lacoste, 1949), p. 9.
[25]Préface à Raymond Christofour, *Louis le Cardonnel. Pèlerin de l'invisible* (Paris, Plon, 1938) p. IV.

Quoique bien incertain de sa méthode, Bernanos reconnaissait ses propres préoccupations chez d'autres auteurs, comme par exemple chez Léon Bloy. Sur une fiche d'information chez son éditeur, sous la rubrique, "Idée dominante ou but poursuivi par l'auteur, pour ce livre et les suivants," Bernanos cita Léon Bloy: "Une complainte horrible du péché, sans amertume ni solennité, mais grave, mais orthodoxe et d'une inapaisable véracité."[26] Une autre fois, répondant à la question, "Avez vous vu le Diable?", Bernanos répondit:

> Je répondrai plutôt que le mal est un fait d'expérience qu'il n'est pas facile de nier. Or, prétendre que l'homme ne pèche que pour échapper à une contrainte et qu'il ne retire jamais de son péché qu'une satisfaction négative me paraît une entreprise vaine. Il y a une joie dans le mal . . . Au fond de ce calcul ténébreux, il y a bien plutôt une cruauté exercée contre soi, une volupté grinçante et douloureuse . . . Quel est le metteur en scène d'une tragédie à la fois absurde et féroce? Je renonce à croire que nous trouvons dans notre propre fond une méchanceté si noire et si vaine. Et je conclus, avec la plus vieille tradition humaine, à l'existence des démons. . .[27]

Remarquez que Bernanos emploie le mot *démons* au pluriel. Il semble éviter l'intention de la question originelle, avez-vous vue le Diable, et ne traite pas directement le problème, mais il parle du Diable assez souvent quand il s'agit de Racine, un de ses auteurs préférés. "Jean Racine," écrivit-il, "croyait au diable comme moi."[28] C'est la volonté de se détruire chez les personnages de Racine, la haine de l'homme contre lui-même, que Bernanos appelle le Diable. Dans son premier roman, *Sous le soleil de Satan*, le Diable se manifeste aux personnages au moment où les parties séparées du livre se réunissent. Encore une fois, l'exemple visuel et concret nous traduit la pensée de Bernanos, tandis que l'idée abstraite semble lui échapper.

Le mal trouve d'autres formes concrètes chez Bernanos. Le curé du *Journal* se meurt lentement d'une tumeur, symbole du mal dans le monde. A ce propos, citons une lettre écrite au moment aù le père de Bernanos agonisait: "Mon pauvre vieux papa est atteint d'une de ces ignobles tumeurs qui m'ont toujours paru plus qu'aucun autre mal, la figuration de Satan, le symbole de sa monstrueuse fécondité dans les âmes."[29]

---

[26]*Bulletin*, no. 1 (Déc. 1949), p. 8.
[27]*Bulletin*, no. 6 (Juin, 1951), p. 13.
[28]*Bulletin*, nos. 12-13 (Noël, 1952), p. 25.
[29]Cité dans Guy Gaucher, *Le Thème de la mort dans les romans de Bernanos* (Paris, Lettres Modernes, 1955), p. 111.

Bernanos concevait le péché comme une espèce de révolte: "cette sorte de folie lucide, à la recherche volontaire et délibérée du mal, du mal aimé pour lui-même, enfin . . . la Révolte totale, absolue, dont aucune démarche de notre raison ne saurait fournir une définition satisfaisante. . ."[30] Dans les romans, le péché s'indique par la solitude qui l'accompagne. Plus ses personnages se plongent dans le mal, plus ils se trouvent détachés du monde humain. "La misère . . . se renferme sur elle-même. Elle est murée, comme l'Enfer."[31] Dans *M. Ouine,* roman de l'enfer terrestre, les personnages n'ont aucune expérience de l'amour. Une des lettres explique ce fait: "L'Enfer, c'est de ne plus aimer . . . L'Enfer se hait lui-même faute d'être encore capable d'aimer, il n'y a pas d'autre damnation que celle-là."[32]

Si la plupart des personnages de Bernanos son perdus dès le début, si le péché tombe sur le monde comme une pluie fine de poussière, d'où doit venir l'espoir? Bernanos écrivit de *M. Ouine,* le plus ténébreux de ses romans: "Je voudrais que l'espérance jaillît des profondeurs de l'angoisse comme jadis la lumière de celles du chaos."[33] Du fond de l'abîme, de l'absence de l'amour et de l'espoir, doivent venir l'amour et l'espoir, aspirés par le vide.

La mort, l'autre thème central de Bernanos, répond aux questions soulevées par sa hantise du péché. Dès ses premières années Bernanos était obsédé par la mort. Il en avait peur et rêvait de remplir sa vie d'action et de gloire pour diminuer l'importance de cette mort. Puis un jour, comme il le décrivit, "Au moment de ma première communion, la lumière a commencé de m'éclairer. Et je me suis dit que ce n'était pas surtout la vie qu'il fallait s'attacher à rendre heureuse et bonne, mais la mort, qui est la clôture de tout. . ."[34] Dès ce moment, Bernanos vit la mort comme la forme d'expérience humaine la plus élevée, la plus mystérieuse, une réalisation personnelle. La mort de ses personnages est souvent leur seul moment de vérité, voire le but de leurs existences qu'ils découvrent pour la première fois. Se moquant des lieux communs sur le voyage et l'aventure, Bernanos s'adressa ainsi à un auditoire:

---

[30]*Bulletin,* nos. 12-13 (Noël, 1952), pp. 24-26.
[31]*Bulletin,* no. 6 (Juin, 1951), p. 2.
[32]*Bulletin,* nos. 37-38 (Juin, 1960), p. 4.
[33]Cité dans *M. Ouine, Notes et variantes* (Paris, Club des Libraries de France, 1955), p. 11.
[34]*Cahiers* du Rhône, p. 19.

> Il y a toujours une aventure que vous courrez malgré vous, que vous allez peut-être courir demain . . . Le plus sédentaire des hommes la courra, et c'est une plus grande et merveilleuse aventure qu'aucune de celles que vous avez lues dans les livres . . . Mais oui, la mort, votre mort, la vôtre, bien à vous, — particulière . . . Au moment de la mort le lit le plus vulgaire m'apparaît comme un miraculeux petit navire qui chasse tout à coup sur ses ancres, et s'en va . . . Ainsi commence la grande aventure.[35]

Bernanos ne craignait plus la mort; surtout il aimait toujours ce monde, qu'il appelait "un univers ruisselant de beauté." La laideur du péché, la beauté de l'âme humaine, voilà ce qui l'émouvait. Il transforma ses passions en romans. Un jour il écrivit: "Quand je serai mort, dites au doux Royaume de la Terre que je l'aimais, plus que je n'ai jamais osé dire. . ."[36] Cet amour rêva la petite Mouchette tourmentée, l'Abbé Cénabre déchu, un rêve d'angoisse et de salut sur cette planète qui est la scène des drames plus grands que lui.

Du Brésil où il passa ses dernières années, Bernanos exprima la conviction qui le fit artiste, un artiste plus grand qu'il ne savait lui-même: "Ma musique vous arrive du bout du monde. Lorsque vous ne l'entendrez plus, ce ne sera pas ma faute. J'aurai fini bravement ma carrière de chanteur des rues dans un pays sans rues ni routes, — à moins que vous ne croyiez l'entendre encore. Car ce n'est pas ma chanson qui est immortelle, c'est ce que je chante."[37]

RIMA DRELL RECK
LOUISIANA STATE UNIVERSITY IN NEW ORLEANS

---

[35] *Bulletin*, nos. 12-13 (Noël, 1952), p. 24.
[36] Epigraphe du *Bulletin*.
[37] *Cahiers du Rhône*, plate X.

Note D'Histoire Sociale Coloniale
Un Empoisonnement Aux Antilles

par RENÉ J. LE GARDEUR, JR.

Cet intéressant document de l'époque coloniale aux Antilles a paru, légèrement modifié, dans la livraison de janvier 1968 de *Conjonction*, bulletin de l'Institut Français d'Haïti, Port-au-Prince. C'est avec l'aimable accord de Monsieur Jacques Barros, membre du comité de rédaction de cette revue, que nous portons le texte original á la connaissance de nos lecteurs. N.D.L.D.

Bien que les rumeurs d'empoisonnements perpétrés par les esclaves aient suscité à Saint-Domingue et dans les autres Antilles des alarmes fréquentes, répandant l'épouvante parmi toutes les classes de la population, les récits contemporains de cas précis sont très rares, et l'on est loin de distinguer entre la réalité et la légende. On croyait généralement, par exemple, que les esclaves avaient apporté d'Afrique l'art de tirer des végétaux des poisons secrets et mystérieux, et l'on assurait qu'ils avaient adapté cet art aux plantes des îles, d'où ils extrayaient des substances inconnues à la science médicale, d'une virulence extrême, et dont on ignorait les contre-poisons.

Pourtant, Hilliard d'Auberteuil[1] affirme que la réalité était toute différente, et que le célèbre et redouté Macandal lui-même ne possédait point cet art secret et subtil que l'imagination populaire attribuait aux empoisonneurs. En effet, assure-t-il, les plantes vénéneuses étaient très rares aux îles, et Macandal et ses complices se seraient servi de l'arsenic et du sublimé corrosif, qui leur étaient très facilement accessibles chez les droguistes et ailleurs par suite de l'insouciance des règlements et "d'un défaut de police".

Moreau de Saint-Méry, dans un passage bien connu de sa *Description de la partie française de l'isle Saint-Domingue*,[2] résume l'histoire de Macandal ainsi que les traditions qui s'étaient perpétuées sur son compte. Il déclare que cet esclave marron "avait conçu l'infernal projet de faire disparaître de la surface de Saint-Domingue tous les hommes qui ne seraient pas noirs . . ."

Mais Hilliard d'Auberteuil soutient que les colons ont beaucoup exagéré au sujet de Macandal et des empoisonnements en

[1]*Considérations sur l'état présent de la colonie française de Saint-Domingue* (2 vols. in-8, Paris, 1776-1777), I, 137-139, note 2.

[2]Nouvelle édition par Blanche Maurel et Etienne Taillemite (3 vols. in-8, Paris, 1958), II, 629-631.

général. "Il n'y a pas d'apparence qu'il voulût empoisonner tous les Blancs, qu'il eût une ligue, une conspiration pour se rendre maître de la Colonie; car au lieu d'empoisonner les Blancs, il ne fit empoisonner que les Nègres & très-peu de Blancs: ainsi on peut assurer que le poison ne fut entre ses mains que l'instrument d'une vengeance particulière."[3]

Toutefois, justifiée ou non, si grande était la terreur inspirée par le poison, que la punition était prompte, les peines infligées terribles: ". . . on brûle sans miséricorde, sans preuves, quelquefois même sans indices, tout Nègre accusé de poison. . . ."[4]

* * *

En raison de la rareté des écrits contemporains relatifs aux empoisonnements, les trois lettres présentées ici[5] offrent un intérêt spécial, puisqu'elles contiennent le récit détaillé d'un empoisonnement qui fut tenté à Cuba en 1807. A Cuba, autant dire à Saint-Domingue, car tous ceux qui y furent impliqués, maîtres et esclaves, venaient de Saint-Domingue, d'où un grand nombre d'habitants s'étaient enfuis en 1803 au moment de l'évacuation. Pendant quelques années ils constituèrent à Santiago, à Baracoa, à La Havane, une nouvelle et plus petite société française transplantée en pays espagnol, en attendant le jour qu'ils croyaient proche, mais qui ne devait jamais venir, où il leur fût enfin possible de rentrer sur leurs propriétés.[6]

Parmi les réfugiés qui s'établirent dans les environs de Santiago se trouvaient les deux frères Le Monnier, Yves-Julien-Joseph et René, les fils aînés d'une famille de cinq fils et deux filles (au moins), tous nés à Rennes, enfants de René-Joseph Le Monnier, commis au greffe du parlement, et de sa femme Anne-Marie Viel. Au printemps de 1791, les deux aînés, dès la réception de leurs diplômes de maître en chirurgie au collège royal de Rennes, partirent pour Saint-Domingue pour y exercer leur profession. Là ils rejoignaient aux Cayes Saint-Louis près de la Grande Colline

---

[3]Hilliard d'Auberteuil, *Considérations, ibid.*

[4]*Ibid.*

[5]Ces lettres font partie des *Peters — Le Monnier — Lastrapes Papers,* actuellement en dépôt à la division des manuscrits de la Tulane University Library de la Nouvelle-Orléans, et je suis redevable à M. Edwin Peters Lastrapes, propriétaire de ces documents, de la permission de m'en servir dans la préparation de cet article. J'exprime aussi ma reconnaissance particulière à mon ami Gabriel Debien pour son assistance et ses conseils.

[6]A consulter: Gabriel Debien, "Les colons de Saint-Domingue réfugiés à Cuba", *Revista de Indias* (Madrid), janvier 1954, 559-605; et juin 1954, 11-36.

d'Aquin, leur oncle maternel Viel, lui aussi maître-chirurgien, déjà établi depuis plusieurs années dans ce quartier.[7]

* * *

Le printemps de 1791 ne nous paraît pas aujourd'hui trop bien choisi pour aller chercher fortune à Saint-Domingue. Mais en France les conditions étaient-elles si engageantes pour des jeunes gens qui commençaient leur carrière?

Les papiers de la famille n'offrent malheureusement aucune lettre des frères Le Monnier au cours de leur séjour à Saint-Domingue.[8] Il est certain qu'ils s'établirent plus tard dans la paroisse du Fond-des-Négres, près de Saint-Michel, où ils servirent comme officiers de santé pendant les dernières années de leur séjour dans la colonie, y compris l'époque de l'expédition Leclerc. D'après une déclaration faite par Yves dans son contrat de mariage passé à la Louisiane le 30 juillet 1814, lui et son frère René possédaient en société à Saint-Domingue, au moment de leur fuite en 1803, une caféière de 100 carreaux[9] située dans le quartier dit la Costière Sud du Rochelais, dans la paroisse du Fond-des-Nègres, mise en valeur par 53 esclaves; ainsi que deux emplacements pour des embarcadères à Miragoane et dans le nouveau bourg d'Aquin;[10] plus de fortes créances.

En 1803, Yves et René durent abandonner leurs propriétés et se réfugier à Santiago de Cuba, emmenant plusieurs esclaves avec eux. Là ils reconstituèrent leur société, tant pour exercer la chirurgie et la médecine que pour l'exploitation d'une caféière qu'ils acquirent dans les mornes des environs de Santiago.

Vers le premier avril 1807, René Le Monnier quitta Santiago pour se rendre en France visiter sa famille, s'arrêtant d'abord à Baltimore pour essayer de mener à bonne fin une vente de 14

[7]Il paraît qu'un troisième fils, qui n'a pas été identifié, aurait rejoint ses frères aînés à Saint-Domingue avant 1801 (voir note 8). Tous les cinq fils adoptèrent la même profession de chirurgien et médecin; les deux plus jeunes, François et Joseph ("Joson"), ne devaient jamais quitter la France.

[8]Pour cette époque il n'a été conservé que trois lettres de Le Monnier père, à Rennes, à ses fils à Saint-Domingue, *viz.*: 1) 20 décembre 1791 à M. Le Monnier, le jeune; 2) 15 septembre 1794 aux deux frères Le Monnier; et 3) 23 octobre 1801 aux trois citoyens Le Monnier frères. (Aucune autre trace de ce troisième frère n'a été trouvée dans les *Papers*). Dans ses lettres le pére se plaint de la dureté de la vie en France, il témoigne son inquiétude sur le sort de ses enfants aux Antilles. En 1801, il n'avait reçu depuis 1796 que sept lettres quoique ses fils aient écrit beaucoup plus souvent.

[9]Environ 113 hectares, ou 279 acres.

[10]Ces propriétés n'ont pu être identifiées dans les six volumes de l'*Etat des Liquidations.*

serrons de quina[11] qu'il n'avait pas réussi à conclure au cours d'un premier voyage quelques mois auparavant. En partant, René laissa leur jeune esclave Colin, son domestique particulier, à son frère, qui l'employa à mener sa maison. Ce ne fut que deux ou trois jours plus tard, le 4 avril, que survint l'incident de l'empoisonnement d'Yves. Il paraît que Colin, plus ou moins nonchalant et étourdi, avait été gâté par René et il trouva trop stricte la nouvelle discipline à laquelle il était soumis. En conséquence Yves, irrité par son idolence, par son penchant de jouer aux caniques[12] au lieu de travailler, le battait de temps en temps. L'autre domestique elle-même, Adélaïde, perdait aussi patience et le battait de son côté. Un jour, Yves lui ayant défendu encore de jouer aux caniques, Colin s'en plaignit à ses petits camarades, qui lui suggérèrent qu'il pourrait se débarrasser de son persécuteur de la même manière qu'ils avaient employée pour "expédier" un économe à Jérémie: savoir, avec de l'arsenic, qu'ils avaient obtenu sous le prétexte de tuer des rats. Dès lors, lui dirent-ils, il pourrait s'amuser autant qu'il voudrait jusqu'au retour de France de son autre maître. On se rendra compte que les deux incidents étaient très semblables: le même poison, le même prétexte pour l'obtenir, et, en toute probabilité, le même motif — le désir de se venger d'une trop stricte discipline.

La première lettre d'Yves à son frère, écrite le 6 avril, deux jours après l'empoisonnement, n'a pas été retrouvée. A cette époque, Yves ignorait qui était le coupable, et ce ne fut que vingt jours après l'incident qu'il découvrit enfin la vérité. La façon dont il fit cette découverte, ses recherches, ses interrogatoires des personnes suspectes, la confession du coupable — tout cela est raconté avec beaucoup de verve et de réalisme dans la lettre d'Yves du 15 juillet 1807, date où René était déjà entré en France.

C'est aussi dans cette lettre, ainsi que celle du 20 décembre 1808, que l'affaire de la spéculation des 14 serrons de quina est traitée d'une façon si vive. Bien qu'elle n'ait aucun rapport avec l'empoisonnement, les observations faites par Yves sur cette affaire nous permettent de former un portrait plus complet des deux frères, et font ressortir plus clairement l'esprit dominateur

[11]Serron: Petite caisse dans laquelle on importe différentes drogues des pays étrangers (Littré).

[12]Mot créole pour "billes". On trouvera aussi dans les lettres les orthographes "canittes" et "canites".

et le tempérament énergique d'Yves, qui en imposaient au caractère plus vacillant et plus faible de son frère.

* * *

Il ne reste maintenant qu'à résumer brièvement l'histoire subséquente des deux frères.

En 1808, la guerre d'Espagne ayant commencé, les défaites espagnoles provoquèrent l'animosité des Cubains envers les nombreux colons français qui avaient trouvé asile chez eux. En 1809 ces colons furent contraints de s'exiler une seconde fois. Très peu de temps leur fut laissé pour disposer de leurs propriétés et arranger leurs affaires. Les uns se dirigèrent vers la France; d'autres, surtout les anciens fonctionnaires et militaires, durent se rendre à Santo-Domingo, l'ancienne colonie espagnole devenue française en 1795, où Napoléon voulut organiser la résistance. Le plus grand nombre partirent pour les Etats-Unis. Dans les mois de mai à septembre 1809, plus de 9,000 réfugiés — 2,731 blancs, 3,102 gens de couleur, et 3,226 esclaves[13] — arrivèrent à la Nouvelle-Orléans, entassés dans de petits bâtiments qui manquèrent souvent de vivres. Parmi eux, se trouvait Yves Le Monnier, qui avait pris passage sur le brick *Fair America*, capitaine Abraham Barges; il partit de Santiago vers la fin de mai 1809 et dèbarqua à la Nouvelle-Orléans vers la mi-juillet.

Arrivé à la Nouvelle-Orléans, Yves s'associa avec François Grandchamps, pharmacien, lui aussi réfugié de Saint-Domingue et de Cuba. La 30 juillet 1814, Yves épousa Marie-Charlotte-Aimée Beauchet Saint-Martin, d'une famille notable de la paroisse Saint-Charles de la Louisiane. Un fils et un petit-fils, tous les deux nommés Yves-René, eurent des carrières honorables comme médecins à la Nouvelle-Orléans. Le grand-père et le petit-fils se distinguèrent aussi comme militaires, le premier au siège de la Nouvelle-Orléans en 1814-1815, et le dernier dans la Guerre Civile de 1861 à 1865.

René Le Monnier se trouvait en France quand éclata la guerre d'Espagne en 1808 et il ne put rejoindre son frère à Santiago. Il resta plusieurs années en France où il poursuivit ses études de médecine, et il fut reçu docteur de la Faculté de Médecine à Paris le 9 mars 1810 avec une thèse qui fut publiée la même année: *Observations sur quelques épidémies de Saint-Domingue, compli-*

[13]Rapport de James Mather, maire de la Nouvelle-Orléans, *Moniteur de la Louisiane*, 27 janvier 1810.

quées des symptômes de la fièvre dite jaune (Paris, chez Didot jeune, in-4°, 1810, 21pp.). En 1817 il rejoignit son frère à la Nouvelle-Orléans.

* * *

Les trois lettres qui suivent sont apparemment les seules écrites par les deux frères pendant leur résidence aux Antilles qui aient été conservées. La ponctuation et l'accentuation ont été rétablies, et quelques légères négligences d'orthographe ont, pour la clarté, été rectifiées. Presque toutes se trouvent dans la lettre II du 15 juillet 1807 — évidemment un brouillon écrit à la hâte. Mais plusieurs singularités d'orthographe et d'expression, attribuables pour la plupart au ton familier d'une correspondance entre frères, ont été scrupuleusement retenues.

* * *

LETTRE N° I

[René Le Monnier (Baltimore) à Yves Le Monnier (Santiago de Cuba)]

Baltimore 12 mai 1807

Mi c° frater,[14]

J'ai reçu le 5 ta lettre du 6 avril[15] *via* Norfolk. Quoique tu me rassures sur les suites de cet atroce événement, j'en frémis encore; le seul mot de poison imprime une telle horreur, qu'il fait éprouver en le prononçant toutes les angoisses et tout le déchirement des entrailles qui en sont la suite. Ce premier coup évité, tu as bien raison de n'être pas rassuré sur l'avenir; lors même que tu parviendrais à découvrir toute cette trame, ce sera difficile si nos nègres sont criminels — plus le danger, mon ami, est grand, et plus les mesures doivent être vigoureuses. En pareil cas il ne faut pas s'amuser à rechercher une conviction, le seul soupçon doit nous déterminer.

En réfléchissant je trouve, d'après les détails que tu me donnes, Adélaïde plus coupable que le petit nègre. Pourquoi n'a-t-elle pas prévenu qu'il était resté du sable ou chaux au fond de la chaudière,

---

[14]*I.e.*, Mi caro frater (mon cher frère), formule dont les deux frères se servaient habituellement pour s'adresser l'un l'autre. Les trois mots sont successivement espagnol, italien et latin.

[15]Pas retrouvée. Cette lettre annonçait les détails de l'empoisonnement, survenu le 4 avril, mais sans nommer le coupable, dont Yves ignorait encore l'identité.

et qu'elle ne l'a avoué que lorsque ton empoisonnement a été bien reconnu? Si l'arsenic eut été jeté dans le pot, resté longtemps sur la table, est-il possible qu'elle eût versé le lait dans la chaudière sans s'en apercevoir, lorsqu'il était aussi visible après avoir longtemps bouilli? Je pense plutôt que le poison a été mis lorsque le lait était sur le feu.

D'un autre côté, je sais les liaisons que tu as eues et que tu as peut-être encore; une mulâtresse jalouse n'est-elle pas assez méchante pour se charger d'un pareil crime? Je te le répète, il faut se décider à vendre les domestiques, abandonner les maîtresses basanées et même le logement que tu occupes, car les environs peuvent bien aussi distiller le poison. Je te prie seulement en vendant Colin de le remplacer par un jeune Baussale,[16] pour qu'à mon retour je ne me trouve pas sans domestique.

Tu auras appris la banqueroute de Latour. Le kina[17] pouvait m'être rendu, mais son compte se montant à plus de sept cent gourdes, j'ai préféré lui abandonner la bête pour le dommage (sauf à nous revoir). Les nouvelles de France portent le prix de celui qu'on permet d'introduire à 6^{lt} 10s,[18] et il m'aurait plus coûté que ça. Je profite d'un transport expédié par le gouvernement et je prendrai du papier sur France; avant mon départ je t'écrirai d'ici par une autre occasion sur laquelle je compte. Adieu, donne-moi de tes nouvelles, j'ai besoin d'en recevoir.

Ton frère et ami,
Le Monnier

J'ai vu ici MM. Lambert et Gernigon: nous avons passé ensemble une agréable semaine. Mr. Mouësan te dit bonjour, il a bien pris part à ton fâcheux événement.

---

[16]*I.e.*, "bossale" — esclave provenant directement d'Afrique.

[17]*I.e.*, quina, ou quinquina. Il paraît que René avait récemment fait un premier voyage à Baltimore pour essayer de vendre à bon compte 14 serrons (voir note 11) de quina qu'ils durent acheter à bas prix. N'ayant pu conclure la vente avant de rentrer à Santiago, René mit le quina en dépôt chez un nommé Latour. Quand il regagna Baltimore vers le début de mai 1807, il apprit que Latour avait fait banqueroute. Débiteur de plus de 700 gourdes pour des achats à Latour, René eut l'idée d'abord de ne pas réclamer son dépôt (dont la valeur courante était inférieure au montant de la dette), espérant pouvoir les contrebalancer, même s'il fallait sacrifier son bénéfice. La suite de cette affaire est récitée dans les lettres II et III.

[18]Probablement, 6 livres 10 sols la livre (voir note 36).

LETTRE N° II

[Yves Le Monnier (Santiago de Cuba) à René Le Monnier (Rennes)]

15 juillet 1807

Mi c° frater,

Je saisis avec empressement le départ de Mr. Delmas pour Nantes pour lui remettre une missive. Je n'ai reçu que tes deux lettres du 12 et 20 mai datées de Baltimore.[19]

J'ai été assez favorisé de la Providence, après m'avoir sauvé la vie, de découvrir toute la trame de mon assassin. Ce n'est que ce petit scélérat de Colin qui a fait le crime, et voici comment. Ce fut le 4 mars[20] comme je te l'ai marqué que je fus empoisonné dans une tasse de lait. Je t'ai fait le détail de mon état maladif; je passe à l'action, que je vais te rapporter exactement. Ce n'est que le 24 [avril], 20 jours après, que j'ai découvert la vérité; ma persévérance pacifique durant ces 20 jours est une époque marquante de ma vie. Le 8 [avril], me trouvant mieux, je m'occupai de découvrir le coupable; j'envoyai Adélaïde à la rivière, et à neuf heures du matin je me renfermai dans la chambre de la cour avec Colin, m'étant muni d'un pistolet. Je lui ordonnai de se mettre à genou et de faire sa prière; il me répondit: "Moë pas conné la prière", et se croyant perdu, il prononçait en tombant à genoux: "Ah Dieu, papa moë! Ah Dieu, maman moë! Hô!" Si je lui eus mis le pistolet sur la gorge, j'aurais tout découvert ce jour, mais le questionnant il me dit qu'il ne savait rien, que le jour de ma crise il était venu chez moi une vieille négresse amie d'Adélaïde et qu'elle lui avait défendu de me le dire. En effet, pendant les efforts cruels que j'éprouvais en vomissant, je demandai à la négresse s'il n'était venu personne chez moi; elle me répond que non: c'était au moment où elle me montrait la soi-disant crasse du lait. Après cette déclaration, je lâchai mon coquin, je l'envoyai chercher cette négresse Adélaïde à la rivière; confrontation faite avec la vieille, elle soutient à Colin qu'elle n'était point venue ce jour, mais bien trois jours avant. J'enferme le lendemain Colin chez les D^lles Brun.[21] Adélaïde arrive de la

---

[19] La lettre du 20 mai n'a pas été retrouvée. Il est probable que René y répéta ses conseils de vendre les esclaves. Il partit le 23 mai pour la France.

[20] Evidemment un lapsus pour 4 avril. Si la date du 4 mars était exacte, Yves aurait pu annoncer le nom du coupable dans sa lettre du 6 avril, puisqu'il le découvrit 20 jours après l'événement.

[21] Les Brun étaient caféiers à Saint-Domingue dans le même quartier que les Le Monnier. Voir *Etat des Liquidations*, 1834, Fond-des-Nègres, etc.

rivière, et ma première demande fut si la vieille n'était pas venue chez moi, si elle n'avait pas défendu à Colin de le dire; elle me répondit que la chose était vraie et que ce n'était que la crainte d'être grondée qui l'avait fait s'en cacher. Je fais revenir la vieille, je la confronte avec Colin et Adélaïde qui avait avoué qu'elle y était venue. Elle soutient mordicus au nègre et à la négresse que cela n'était pas; enfin je me trouvai jeté dans un dédale, ne découvrant rien et soupçonnant la négresse. Le 10, Mlle Guitone Brun descendant du morne me dit qu'ayant annoncé mon accident à Jean-Baptiste,[22] il avait répondu qu'il n'y avait d'autres que Colin qui pouvaient avoir commis ce crime, parce qu'il avait toujours dit qu'il voulait me détruire. Ordre de suite à Jean-Baptiste de descendre. Le 12, arrivée de Jean-Baptiste, départ d'Adélaïde pour la rivière, envoi de Colin chez Mlle Francille Dunand. Seul avec Jean-Baptiste je le questionne: il m'avoue que Colin me détestait parce que je le corrigeais, que le petit Manuel, fils de Nina-Rose, m'ayant un jour avisé qu'il était à jouer aux caniques, et l'ayant fustigé, Colin vola de l'émétique dans la chambre sur la table, le délaya dans du sirop, et le soir en régala Manuel qui fut effectivement très malade, vomissant toute la nuit; que le soir qu'ils avaient volé une poule et que je les corrigeai tous les deux, Colin voulait aller marron; que pendant qu'il était au Port-au-Prince avec toi ils te volaient, Colin et Antoine, ton biscuit, et que leur dessein était de passer aux brigands; que dans le commencement de notre arrivée à St. Yago, après la vente de la stance[23] — et de ce tu dois t'en rappeler — c'était Colin qui nous envoyait toujours cet Espagnol qui tantôt voulait l'acheter ou le louer, qu'Antoine et lui voulaient être vendus à cet Espagnol parce que, disaient-ils, "n'a ba li nion mois bon bouche et pi na parti pour Miragoane".[24] Nouvelles questions à Colin: je n'en puis rien tirer. J'ai donc resté flottant dans l'inquiétude jusqu'au 20, décidé, si je ne découvrais rien, à me défaire de la négresse et du nègre: déjà j'avais laissé Adélaïde à 300 $[25] à un h[abitant] partant pour la Louisiane. Un heureux hasard a fait manquer la vente.

---

[22]Esclave des Le Monnier, chargé de la direction de leur caféière dans les mornes.

[23]Il s'agit vraisembleblement d'une *estancia* — une habitation que les frères auraient achetée, et revendue, peu de temps après leur arrivée à Cuba.

[24]"Il n'y a qu'à l'amadouer pendant un mois et puis partir pour Miragoane" — quartier que les Le Monnier avaient habité à Saint-Domingue.

[25]Ce signe signifie "gourdes" (de la même valeur que les dollars).

La veille de ton départ, si tu es commémoratif, ce petit scélérat profita de notre embarras, vint me trouver dans la pharmacie le matin au moment où j'allais monter à cheval, il me donna 2 escalins que lui avait, disait-il, remis Jean-Charles Monneron[26] "pour gagné bagage io tuié rat".[27] Je lui demandai s'il n'avait point de lettre de Mr. Monneron: il me dit qu'il lui en avait vu une à la main mais qu'il l'avait remportée, qu'il reviendrait à l'heure de déjeuner, et qu'il me priait d'arranger tout prêt. Loin de songer à l'atrocité de ce monstre, confiament je préparai l'objet dans un double papier cacheté, je mis le tout sous le pied de la pendule, lui défendant de remettre ce papier à Jean-Charles sans que je lui eus parlé, que j'avais une commission pour son maître: il me répond qu'oui. Je rentre pour déjeuner et ma première demande fut pour ce papier. Il me dit l'avoir livré et que Jean-Charles pressé n'a pas voulu attendre. Inquiet, le lendemain j'écrivis à Mr. Monneron pour m'assurer du fait. Ma lettre ne lui parvint que le lendemain de mon assassinat. Il descendit de suite avec Jean-Charles, me dit ne m'avoir rien demandé et que son domestique ne connaissait pas ma maison. Confrontation de Colin: il soutient l'avoir remis. Enfin ce petit scélérat, me forçant de soupçons sur Adélaïde, chaque jour par des faussetés, sachant que j'étais dans le dessein de la vendre, croyant rester seul avec moi et mieux ramorcer son coup; le 19, ayant été battu par Adélaïde, le 20 deux fois de même, il vint sur les midi me trouver dans ma chambre et me dire secrètement qu'il avait vu derrière une gamelle dans la chambre d'Adélaïde le papier. J'eus l'air de donner dans son piège et d'aller avec précaution le chercher. De fait je rencontrai le maudit papier encore empreint du pain à cacheter et le reconnus pour être bien celui que je lui avais remis. Ce fut alors que je saisis mon scélérat, que je lui montrai et fis reconnaître que l'avant-veille, la négresse étant à la rivière, nous avions fouillé et labouré tout le cabinet et notoirement l'endroit où l'imbécile avait jeté le papier, que nous n'avions rien vu ni trouvé, car je ne songeais qu'à rencontrer ce papier: tout mon pressentiment était que mon accident ne venait que de là, Mr. Monneron ne l'ayant point mandé ni reçu. Je l'amarrai avec une corde serrée à la nègre, les bras renversés sur le dos; je le remis à 2 heures entre les mains du père Lemaire qui le questionna

---

26 *I.e.*, "Jean-Charles, esclave de M. Monneron." Il y avait des Monneron caféiers à l'Anse-à-Veau: voir *Etat des Liquidations*, 1829, 1832.

27 "Pour obtenir ces drogues dont ils se servent pour tuer les rats."

toutte le reste du jour infructueusement, ne voulant rien déclarer. Vers les 8 heures les douleurs cruelles qu'il éprouvait le portèrent à prier le père à lâcher sa corde. Il lui répondit qu'il ne le pouvait, que c'était à lui à confesser la vérité, que pour lors il prierait Dieu pour que je ne lui fasse pas de mal. Enfin, j'arrive à 9 heures; il dormait. En m'entendant il se lève tout debout en sursaut, je lui présente pour lors le papier en lui demandant si ce n'était pas celui que je lui avais donné. — Il me répondit qu'oui. — S'il l'avait remis à Jean-Charles? — Il me dit que non. — Si ce n'était pas celui qu'il avait vidé dans le lait? — Il me dit qu'oui. — Si la négresse en avait connaissance? — Que non. — Où l'avait-il caché? — Sous une tuile de la cuisine dans une boîte vide de conserves. — S'il l'avait vidé dans la chaudière? — [Qu'oui].[28] — Pourquoi? — Parce que moë [tou]jours[28] battre lui et moë pas vlé quitté li joué canite.[29] — Qui lui avait donné ce conseil? — Deux de ses petits camarades qui à Saint-Domingue avaient expédié un blanc de cette manière, qu'un jour l'appelant pour jouer il s'y refusa disant que je le battrais: "Toë ben sot toi pas ça achetté dans main io baggage io tuié rat fou; ça ba li dans mangé, là crévé, n'a déverti jusque tems maître toë rivé en France."[30] — Lequel il aimait mieux de moi ou de toi? — Oh là! maître moë pas jamais battre moë. — Que la complication d'autorité devient périlleuse! Surtout dans l'esclavage. — Aussi, grâce à Dieu, il est blanchi,[31] remplacé par un bossale que j'ai nommé L'Espérance, disposé à devenir mon filleul et ne servir jamais que moi.

Après le récit de mon événement il faut entrer dans un autre très désagréable. Comment se peut-il faire que pour ne suivre mes avis tu te fais toujours tromper? La perte que tu éprouves ne m'est directement sensible que par la pénurie où je te vois réduit par ta faute. Du reste, le chapitre des pertes, comme tu peux me rendre justice, ne m'a jamais déconcerté, mais elles ont été dues à des événements généraux et majeurs. Malgré tout ce que j'ai pu te dire sur le commerce américain, qui ne peut inspirer

[28]Déchirures au manuscrit.

[29]"Parce que je le bats toujours et je ne veux pas le laisser jouer aux caniques."

[30]Les mots des camarades de Colin: "Tu es bien sot, toi, de ne pas acheter de leurs mains ces drogues dont ils se servent pour tuer les rats enragés: tu mets ça dans son manger, il crève sur-le-champ, et tu n'auras qu'à te divertir jusqu'à l'arrivée de ton maître de France." Par distraction, Yves a écrit: *en* France.

[31]Expression assez bizarre, semble-t-il. "Blanchi" doit signifier "disculpé", et il faudrait apparemment entendre que, suivant le conseil de son frère, Yves avait vendu Colin, qui de cette façon a échappé à la punition — "grâce à Dieu", ajoute Yves.

que la méfiance, confiament tu livres à un coquin tes 14 serons de kina[32] de première qualité, qui, de la perte au gain, te prive d'une somme de 1500 $. Adieu l'espoir de retrouver sur les bénéfices les dépenses de ton voyage! Les 14[00][33] $ que j'ai comptées vont y passer. Tu m'as trompé à ton retour quand tu me dis que le reçu de dépôt chez Latour avait été remis à Mr. Mouësan, puisque dix jours après ton départ j'ai reçu une de ses lettres, nous annonçant la faillite, qui nous mande d'envoyer de suite un pouvoir et le reçu, ou de partir. Comment avoir laissé chez un voleur décidé ces 14 serons de kina, lorsqu'il te fait la malhonnêteté de ne vouloir t'avancer 450 $ en marchandises de rebut que sur la signature de Mr. Toury? Pourquoi n'avoir plutôt, comme je te le dis, à ton retour du continent déposé cet objet chez Mr. Quarez? Ce n'est pas là tout: la faute commencée il fallait bien achever. Après avoir été traité aussi indignement, tu ne retires pas ton obligation des mains de ce fripon: en lui en contractant une de créancier, tu restes débiteur, et si tu avais quelque chose au continent on te ferait provisoirement payer. Quant à tout le chaos de pièces dont tu me parles, si aucune me parvient je ne prends connaissance d'aucunes. Tu termineras cette affaire: elle ne me regarde nullement. Depuis la lettre de Mouësan j'ai bien vu de quoi il tournait. C'est une perte nouvelle; je n'y songe plus.

Aucune arrivée de bâtiments de Baltimore depuis ta lettre du 20[mai]. Je suis donc dans la croyance que, parti comme tu me l'annonces pour Bordeaux au 23 mai dernier, tu dois [être][34] aujourd'hui au sein de notre famille. Quand pourrais-je faire de mê[me]?[34] Aucunes nouvelles de la maison depuis 3 années. Un paquet arrivé dernièrement d'Espagne a apporté des lettres pour tout le monde; faut-il que nous soyons les seuls abandonnés? Tu ne m'as point indiqué, comme nous l'étions convenus expressément, à qui je pourrais adresser mes lettres au continent pour te les faire tenir.

Je brûle de savoir quelle est la position de notre famille, leurs santés. Nos père et mère, hélas! quand les embrasserai-je?[35] Mes soeurs sont-elles toutes établies? Le médecin aussi, peut-être François, a-t-il été à Paris? Qu'il parte et aille se perfectionner s'il a du goût pour son état; je me sacrifierai pour l'aider s'il en était

---

32 *I.e.*, "serrons de quina". Voir note 17.

33 Déchirure au manuscrit.

34 Déchirures au manuscrit.

35 Yves ne devait pas visiter la France avant 1829, après la mort de ses père et mère.

besoin. Donne-moi des détails, c'est toujours ma sollicitude. Si tu reviens promptement, je partirai de suite. Nous ne pouvons abandonner à la fois les Antilles: il peut survenir des changements qui nécessitent notre présence.

Je suis toujours très occupé; ma santé la même et comme de coutume sans inquiétude.

Ton frère et ami,
Y. Le Monnier

LETTRE N° III

[Yves Le Monnier (Santiago de Cuba) à René Le Monnier (Rennes)]

St. Yago de Cuba 20 décembre 1808

Mi c° frater,

Je suis encore à recevoir de tes nouvelles depuis ton arrivée en France. Je ne sais comment tu as pu remettre tes lettres aux premiers venus, plutôt que d'avoir, selon nos conventions, cherché au continent américain un honnête homme qui eût bien voulu se charger de notre correspondance. J'ai appris par l'ami Mouësan que tu lui avais écrit de Bordeaux et adressé une lettre pour moi qu'il a remise à Mr. La Valette, qui l'a bien apportée à Baracoa, et là, par sa négligence, au lieu de la mettre à la poste, il l'a laissée chez un aubergiste d'où elle est devenue invisible. Je ne puis, mon ami, me dispenser de reproches, quand inconsidérément tu t'adresses à dix personnes plutôt que d'avoir continué Mr. Buscanière, homme respectable qui m'a fait passer de suite la lettre de papa adressée à Baltimore. Tu me réduis à la position cruelle de n'avoir aucun espoir maintenant de recevoir aucunes nouvelles de la maison; mais que dire plus, en cela comme dans tout le reste tu n'as suivi que ta tête, qui t'a si bien conduit dans tes opérations d'Amérique, desquelles il ne faut plus parler, car toutes les impatiences qu'elles m'ont occasionnées ne me feront point retrouver ce que tu y as perdu.

Nous sommes plongés dans bien des événements malheureux depuis le mois d'août. Jusqu'à ce moment il ne s'est rien passé de sinistre ici, grâce à la Providence! C'est elle qui nous veille, j'espère qu'elle nous sauvera. Il n'est pas de moyens perfides que n'ont employés nos implacables ennemis *les Anglais*, qui je vois ont juré de ne laisser outre mer aucun individu proférant un mot

français. Tout est ici dans l'inaction, plus de commerce, un abattement général et l'angoisse terrible dans laquelle nous plonge le dénouement. Dieu veuille que les affaires d'Europe prennent une bonne tournure! Vous saurez sans doute avant la réception de ma lettre les événements malheureux de Santo-Domingo: tout le pays est en pleine insurrection, et si la place ne reçoit des secours de munitions de bouche, ils seront forcés de capituler.

Je n'ai, comme je te l'ai dit, reçu ni ta lettre de Bordeaux ni celle de Baltimore que tu m'annonçais par ta dernière du 20 mai devoir m'être remise par Mr. Camoë, de même que mes tamis, etc., etc. J'ai effectivement vu Mr. Camoë, passager du brick du capitaine Wilsson, et je fus très surpris lorsqu'il m'a dit que tu ne lui avais rien remis, pas même une lettre. J'eus beaucoup de soupçons mal fondés sur ce Monsieur, et ce n'est qu'un an après, lorsque ce brigand de Toury me remit une déclaration que tu as faite au consulat, que je vis clair que sa femme n'a point remis le paquet dont tu l'avais chargée, puisque c'est dans ses papiers, à sa mort, que son mari m'a dit avoir trouvé cette pièce. Quel exemple pour toi de rester aveugle sur des coquins que tu avais été si bien à même d'apprécier! Ton caractère vacillant te fera toujours dupe. Quant à cette fameuse pièce, qui est une vraie feuille de chou, comment un homme à ton âge, avec tes connaissances, peut-il rapporter une chose aussi mal conçue? A quoi sert cette déclaration qui, à l'appui du certificat des trois chimistes de Baltimore, atteste que le quinquina déposé chez Latour était de première qualité, sans avoir de nouveau à ton retour fait constater par un nouveau verbal des mêmes chimistes que le quinquina n'était point le même, et conséquemment avait été changé par ce voleur? Combien papa s'est dû trouver peiné en prenant connaissance d'une telle balourdise, et quelle perte immense amène une conduite aussi inconséquente! Que ton retour ici m'a coûté cher! Je me trouve dans une position où je serai peut-être heureux de me sauver sans chemise: ce serait le moment où la vente avantageuse de ce quinquina, d'après la lettre de mes frères Joson et François, et Le Peltier, qui nous le porte être monté à 80^{lt} la#,[36] m'offrirait un bien doux espoir.

J'ai appris avec peine la mort de notre beau-frère qui laisse deux enfants. Dieu les conserve! J'espère bientôt les embrasser. J'ai lu avec intérêt ce qu'écrivent François et Joson; mais où est

[36]Probablement 80 livres la livre: prix assez élevé, paraît-il, par comparaison avec celui de 6 livres 10 sols cité dans la lettre I (voir note 18).

fixé le dernier? Est-il marié? S'il ne l'est pas, qu'attend-il? Qu'il ne compte plus sur les colonies; que ses talents lui fixent un sort heureux en Europe. Dût-il être plus médiocre, il ne sera point sujet aux vicissitudes qui sans cesse déchirent les colons. Qu'il nous prenne pour exemple, depuis dix ans ballottés par des événements les plus cruels, exposés mille fois à une mort horrible, ayant toujours travaillé avec fruit, observant une conduite régulière détachée de tout vice, et à la fin de tout me voilà touchant à ma trente-septième année, n'ayant qu'une honnête existence, plus de fortune, forcé à rester dans ces maudits pays, et voyant s'évanouir insensiblement le moment heureux d'une union convenable, seule fin de l'honnête homme.

Mon empoisonnement par ce scélérat de petit nègre Colin, qui m'a tout dévoilé, doit bien te servir d'exemple, de même qu'à tous les hommes faibles pour cette caste maudite. Tu as bien manqué d'être la cause innocente de ma mort: voici le fait qu'il m'a révélé en présence du pasteur père Lemaire notre voisin et autres. Conduisant la maison, ce coquin par ses vols, dissipation et jeux de canittes me forçait souvent à le corriger pour en tirer parti. Ayant eu la faiblesse plusieurs fois de lui donner de l'argent pour acheter ses canites, et surtout un jour que je le fustigeais, manquant en ce moment de caractère, tu lui dis que tu l'emmènerais avec toi; se voyant délaissé d'après ta promesse il résolut de m'empoisonner pour, dit-il, quand je serais mort, pouvoir se divertir jusqu'à ce que tu n'arrives. Il n'a été conseillé dans ce crime que par deux petits nègres comme lui, ses dignes camarades, qui, à ce qu'il m'a dit, ont vu à Jérémie expédier un économe chez eux de cette manière. Quand nous nous reverrons je te ferai part de bien autre chose que m'a découvert Jean-Baptiste, que je tiens toujours dans le morne. Je désire que la prochaine année nous rende le calme; l'univers entier doit le désirer. Embrasse pour moi mes père, mère, frères et soeurs; écris-moi.

Toujours ton meilleur frère et ami,
Y. Le Monnier

Mille choses honnêtes à MM. Loisel, Duval et tous ceux qui veulent bien encore songer à Yvonic.

Les Nouveaux Livres

"EN AVANT VERS L'OUEST" par Jacques CHASTENET de l'Académie Française, publié par la librairie Académique PERRIN.

Académicien, historien et actuel Président du Comité France-Amérique, Jacques Chastenet était hautement qualifié pour nous donner sous le titre "En avant vers l'Ouest", sa version de l'histoire de la conquête des Etats-Unis par les Américains.

Toutefois, il ne s'agit pas, comme l'auteur le précise lui-même, d'un abrégé d'une histoire complète des Etats-Unis". Jacques Chastenet a, cependant, tenu à respecter la rigueur historique et à faire preuve d'objectivité pour retracer, dans les différents chapitres de son ouvrages, les étapes marquantes, les fortunes diverses et les péripéties extraordinaires de cette "ruée" qui a permis aux premiers arrivants installés sur la côte Est d'étendre leur colonisation jusqu'aux rivages du Pacifique.

Solidement documenté, comme en témoigne l'abondante bibliographie répertoriée à la fin du dernier chapitre, écrit d'une plume alerte dans un style très pur, ce livre passionnant invite à une redécouverte des régions chères aux producteurs de films "Western", et le lecteur découvrira, sous un jour moins pittoresque certes, mais plus véridique, les types d'homme et de femme qui ont donné naissance à ce grand pays.

A dessein, l'auteur a laissé dans l'ombre les données économiques, il n'a fait qu'effleurer les guerres d'indépendance, il a passé sous silence les luttes des partis pour se concentrer sur la conquête et mettre l'accent sur "les traits permanents qu'elle a imprimés sur l'idiosyncrasie de la nation américaine".

Un livre très agréable et enrichissant qui est à la fois un roman de l'aventure et un document de l'histoire.

JEAN M. PETTINELLI

"LA SUPERBE" par André CHAMSON de l'Académie Française publié par la Librairie PLON.

Sept générations seulement séparent André CHAMSON, l'auteur, de son aïeul lointain, de ce Jean Pierre Chamson qui, de 1702 à 1705, fut galérien "pour la foi" sur la Superbe, galère

de France au port de Marseille. Ces trois années de la fin du règne de Louis XIV furent, pour "le petit peuple des montagnes cévénoles", persécuté dans sa foi, celles des dévastations et des luttes sans merci, mais aussi celles des déportations et des condamnations à une longue mort lente sur les bancs de la chiourme ou à l'hôpital des forçats.

Tous ces événements tragiques servent de toile de fond à ce roman dans l'Histoire où se mêlent la souffrance et l'amour, l'espérance et la foi, l'aventure et la mort.

Pourtant l'auteur se défend d'avoir "assombri ce morceau du passé" et s'il s'éfforce de respecter la vérité historique il sait aussi l'éclairer. Monsieur Bernier: commerçant charitable et pourvoyeur de fonds; Monsieur Jean Biot: personnage un peu falot et aumônier plein de miséricorde; Lucrèce de Montel enfin, jeune et belle aristocrate catholique de la haute société Aixoise, sont ses "témoins de lumière". Que peut-il y avoir de commun entre eux et ce "domestique de Dieu", enchaîné, recru de fatigue et scié de coups de fouet qui croupit dans l'entrepont de la Suberbe? Quels rôles joueront-ils face à ce galérien soutenu par la foi?

Quelles que soient vos convictions, embarquez sur la Superbe! L'enfer et le ciel vous y attendent. Vous y rencontrerez la persécution de l'homme par l'homme, l'univers concentrationnaire, le sacrifice pour la foi, mais vous y découvrivrez surtout des raisons d'espérer dans la fraternité des hommes à la recherche difficile de la paix.

JEAN M. PETTINELLI

"LES CAVALIERS" par Poseph KESSEL de l'Académie Française, publié par la librairie GALLIMARD.

Les Cavaliers vous entraîneront à leur suite dans une chevauchée fantastique à travers les steppes immenses du pays afghan. Comme eux, vous respirerez largement "l'air radieux et vif qui baigne et mord les mondes", et vous y retrouverez intacts beaucoup de vos rêves de jeunesse.

Dès les premières lignes vous rejoindrez la piste où cahotent d'anachroniques camions brinquebalants pour écouter, à l'étape, la vieille voix usée de Guardi Guedj, "l'Aïeul de tout le monde", vous conter ce qu'est "le bouzkachi du Roi", l'épreuve suprême que tous "Les Cavaliers" veulent remporter au moins une fois.

Au fil des chapitres, vous vous lierez d'amitié avec le grand Toursène, le tchopendoz légendaire, le Maître des chevaux, vous connaîtrez Mokki, le saïs (palefrenier) géant, puissant et docile aux volontés d'Ouroz. Vous suivrez, pas à pas, Ouroz, pommettes hautes et regard d'acier, "rictus de loup sous sa toque de loup", "né en selle et cravache au poing", qui ne craint rien sinon de ne pas égaler le grand Toursène, son père. Ouroz qui veut toujours davantage et joue sans cesse, sur un seul coup de chance, sa vie, ses biens, ou son honneur, parce qu'on "peut plus qu'on ne croit".

Au bout de la piste, vous assisterez au bouzkachi du roi, à la défaite d'Ouroz et à son retour. Blessé, trahi, exsangue, ne tenant que par une volonté de fer et une dignité sans faille, il se bat contre les autres et contre lui-même parce qu'il se doit d'aller toujours plus loin dans la souffrance aussi bien que dans la maîtrise de soi.

Avec lui cependant vous vivrez sa plus belle victoire, celle qu'il remporte en son âme: "Un homme peut être détruit, il ne peut être vaincu."

La critique unanime a salué ce chef d'oeuvre de J. KESSEL comme "Le Livre de l'Année", celui qu'il faut avoir lu en 1967.

JEAN M. PETTINELLI